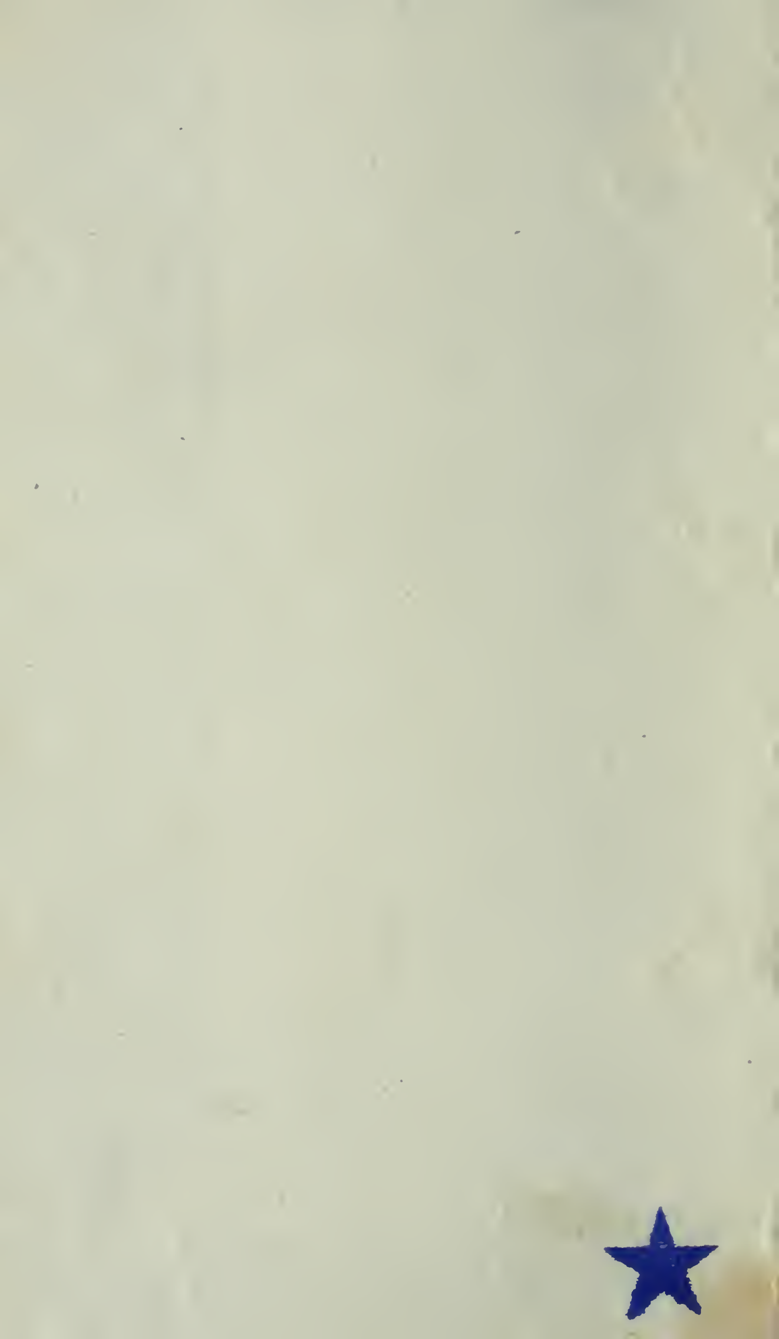

U d'/of OTTAWA
39003002162179



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

5

TOME 36.

SENLIS

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉÂTRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME V.

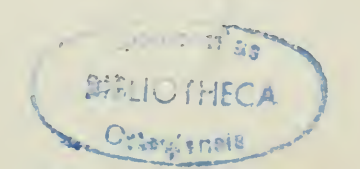


A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1823.



LA COQUETTE

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMÉDIE,

PAR BARON,

Représentée, pour la première fois, le 18 décembre 1686.

PERSONNAGES.

DAMIS, mari de Céphise.

ÉRASTE, MONSIEUR DURCET, conseiller, MONSIEUR BASSET, financier, } amants de Cidalise.

LE COMTE, amant de Lucile.

LE PETIT CHEVALIER, frère de Lucile.

PASQUIN, valet d'Éraste.

UN LAQUAIS de Cidalise.

UN LAQUAIS d'avocat.

CÉPHISE, femme de Damis.

CIDALISE, nièce de Damis.

LUCILE, cousine de Cidalise.

MARTHON, femme de chambre de Cidalise.

La scène est à Paris, dans l'antichambre de Cidalise.

LA COQUETTE

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DAMIS, CIDALISE, MARTHON.

DAMIS, *à Cidalise.*

Eh! ventrebleu, madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous; eh! mariez-vous, pour la centième fois, et ne vivez point comme vous faites.

CIDALISE.

Que fais-je donc, monsieur, de grâce, qui mérite des réprimandes de la sorte?

DAMIS.

Eh! mariez-vous, vous dis-je, et ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE.

Vous êtes mon oncle, monsieur.

DAMIS.

Oui, têtebleu! je le suis.

CIDALISE.

Je ne conseillerois pas à qui que ce fût, dans le royaume, de penser la moindre des choses que vous m'osez dire.

DAMIS.

Je ne connois aussi personne dans le royaume qui voulût penser la moindre des choses que vous faites.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTHON, *bas, à Cidalise.*

Ne lui répondez point, madame.

CIDALISE.

Laisse-moi.

DAMIS.

Il n'est point de patience qu'on ne poussât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grâce.

DAMIS.

Eh! madame....

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Eh! madame....

CIDALISE.

Oh! parlez, monsieur, s'il vous plaît, ou me laissez en repos. Votre silence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu! si je le rencontre chez vous....

CIDALISE.

Encore?

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes....

CIDALISE.

Eh bien?

DAMIS.

Si je n'avertis votre père.

CIDALISE.

De quoi?

DAMIS.

Des visites d'Éraste, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, si vous n'étiez point mon oncle, je vous dirois des choses qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parce que vous êtes ma nièce, je vous dirai que vous êtes une extravagante; et que, si vous n'y donnez ordre et promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conseils.

MARTHON.

Oh! par ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Quoi! toujours des emportements, des menaces! il semble, à vous entendre, que nous ayons mérité... que sais-je, moi? Mais aussi, n'est-il pas vrai. Ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? car, enfin, qui parle à madame, parle à moi; qui la querelle, m'offense. Je ne saurois m'accoutumer à tout ceci; c'est tous les jours chose nouvelle; et quelque déraisonnable que vous soyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, monsieur, ce que vos manières vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja priée, madame, de vous défaire de mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Eh bien! monsieur, je sortirai, j'y consens; je ne la verrai plus quereller mal à propos, du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, madame, je vous prie.

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, laissez-moi ce soin. Quelque plaisir qu'on ait d'être à madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir?

DAMIS.

Faites-la taire, madame; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'est pas elle, monsieur, que j'aurois le plus d'envie qui se tût.

MARTHON.

Oh! par ma foi, je veux jouer de mon reste, et si je sors, au moins ne sera-ce point sans vous avoir dit ce que j'ai sur le cœur. Je voudrois bien savoir de quel droit vous vous érigez ici en pédagogue éternel. Madame ne sait-elle pas tout ce qu'elle doit faire? Ah! oui, vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde!

DAMIS.

Mademoiselle Marthon, parlé-je à vous?

MARTHON.

Une femme veuve ne rend compte de ses actions à personne.

DAMIS.

Voici de belles maximes!

MARTHON.

Je serai mariée quelque jour, peut-être....

DAMIS.

Madame, je vous prie....

MARTHON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer, du moins.

MARTHON.

Les oncles n'auront qu'à venir....

DAMIS.

Encore?

MARTHON.

Le premier oncle qui viendra contrôler ma conduite....

DAMIS.

Eh bien, madame?

MARTHON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de.... Allez, allez, qu'il me vienne un oncle seulement, vous verrez ce que c'est qu'une nièce qui a de l'esprit. Adieu.

SCÈNE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

Vous avez beaucoup d'honneur de garder une telle insolente! Mais laissons cela; j'ai des choses plus importantes à vous faire savoir. Vous me pousserez à des extrémités dont je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer?

DAMIS.

Comment donc! qu'est-ce à dire ceci?

CIDALISE.

Je rappellerai Marthon.

DAMIS.

Perdez-vous l'esprit?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que cela n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe que je prenne intérêt à votre conduite; lorsque je l'abandonnerai toute à votre discrétion, défiez-vous des suites, si elle ne répond à mes intentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma conduite, des suites, de vos intentions? Que voulez-vous dire?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, madame; ce sont les sentiments de votre père et les miens, et vous entendez fort bien ce que je veux vous faire entendre. Vous savez, je vous l'ai répété plus d'une fois, que le grand monde m'incommode; c'est ici le rendez-vous de tous les fainéants de la cour et de la ville : point de distinction, tout y est bien reçu, et ce seroit un miracle de ne trouver pas tout à la fois, dans votre chambre, provinciaux, gens de robe, abbés, poëtes, musiciens, et quelque fat de la cour; car il faut qu'il le soit pour demeurer en si mauvaise compagnie. Il ne se dit point de sottise à Paris que l'on n'ait faite ou entendue chez vous. Vous croyez, par ce chaos, fermer les yeux à tout le monde : vous vous trompez; on démêle tout. Le comte, on le sait, ne vient vous voir que pour entretenir Julie, la marquise pour le che-

valier, Angélique pour monsieur l'abbé. On sait aussi qu'Éraste, monsieur le conseiller, monsieur Basset le financier, n'y viennent que pour vous, et que vous les trompez tous trois. Eh! mariez-vous, madame, mariez-vous : prenez l'époux qu'un père vous destine, et ne nous forcez point à prendre des mesures qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh! faites, monsieur, oh! faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez, pourvu que je n'entende plus de semblables discours.

DAMIS.

Oh bien! madame, c'est assez. Vous verrez si votre père..... Vous verrez, vous dis-je..... C'est assez.

SCÈNE III.

CIDALISE, *seule.*

Ah! juste ciel! que tout ceci commence à me lasser! Serai-je toute ma vie en tutelle? bon dieu!.... Marthon..... Il est impossible de résister à tout cela.... Marthon.... Quoi! tous les jours la même chose!.... Mar....

SCÈNE IV.

MARTHON, CIDALISE.

CIDALISE.

Ah! te voilà.

MARTHON.

Votre oncle est sorti, dieu merci.

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTHON.

Comment! vous a-t-il dit encore quelque chose?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTHON.

La maudite nation que les oncles!

CIDALISE.

Il y en avoit pour mourir.

MARTHON.

Pour moi, je suis à bout; je ne le comprends point.

CIDALISE.

Ni moi non plus.

MARTHON.

Qui peut l'irriter de la sorte?

CIDALISE.

Je commence à le deviner.

MARTHON.

Il ne faut qu'une bagatelle pour le mettre de mauvaise humeur.

CIDALISE.

Un rien suffit pour le mettre en colère.

MARTHON.

Cela est vrai. Vous ne vous levâtes pas hier assez matin, et vous le fîtes attendre à dîner : il querella deux heures; je ne vois pas, pour moi....

CIDALISE.

Dîne-t-on devant trois heures à Paris?

MARTHON.

C'est ce que je lui dis. Il se plaint aussi que vous voyez trop de monde, et que....

CIDALISE.

Veut-il que je ferme la porte à tous mes amis?

MARTHON.

Quelle apparence? Vous allez, dit-il, souvent aux comédies, à l'opéra, au bal, et vous jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le carnaval, peut-on faire autre chose?

MARTHON.

J'en demeure d'accord. L'été, vous aimez à vous promener et vous ne revenez pas de bonne heure, d'ordinaire.

CIDALISE.

N'est-ce pas une chose bien étrange de se promener l'été?

MARTHON.

Rien n'est plus naturel, sans doute. Vous avez des amants, et le nombre, peut-être, pourroit....

CIDALISE.

Est-ce un crime d'avoir des amants?

MARTHON.

Bon! un crime. Voilà un plaisant crime, ma foi. C'est un crime bien plutôt de n'en avoir pas aujourd'hui. Allez, allez, madame, il se moque de nous. Ne vous contraignez point. Pourvu qu'on ait la conscience nette, qu'importe des discours? Laissez quereller monsieur votre oncle, n'en faites pas moins tout ce que vous voudrez. La liberté est une belle chose; vous en jouirez tous deux. Il se veut fâcher, il se fâchera. Vous voulez vivre à votre manière, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très peu de temps ma conduite le blesse, et j'en découvre les raisons.

MARTHON.

Il faut effectivement qu'il y ait quelque chose à tout ceci, que je ne comprends point. Depuis deux ans que je suis avec vous, nous avons toujours vécu comme nous vivons, et votre oncle ne nous persécute que depuis trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénètres point encore d'où cela vient?

MARTHON.

Non, ma foi.

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'esprit de ma tante à découvert?

MARTHON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'est elle qui pousse mon oncle à me tourmenter?

MARTHON.

Et pourquoi?

CIDALISE.

Par jalousie.

MARTHON.

Et de qui?

CIDALISE.

De moi.

MARTHON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je suis le seul obstacle à l'amour qu'elle a sans doute pour Éraste.

MARTHON.

Ah! par ma foi, madame, vous avez raison. Je rappelle mille et mille choses qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je suis bien sotte.

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas, toutes les fois qu'Eraste me vient voir, que ma tante descend aussitôt ici?

MARTHON.

Justement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelque affaire qui m'oblige à sortir, afin qu'elle demeure seule

avec lui? J'ai vingt fois eu la pensée d'en avertir mon oncle.

MARTHON.

Cela n'auroit de rien servi, madame. Il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun soupçon. Ses dehors affectés, ses discours éternels de morale et de vertu, son déchaînement contre tous les plaisirs, dont elle sait goûter jusqu'aux moindres délicatesses, lui donnent un empire absolu sur l'esprit de monsieur votre oncle.

CIDALISE.

C'est aussi ce qui m'a empêché de hasarder la chose.

MARTHON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais enfin, ils auront beau me persécuter; la jalousie de ma tante, le pouvoir de mon oncle, ni celui de mon père même, ne me forceront point à me remarier contre mon inclination.

MARTHON.

Gardez-vous bien, madame, de rien précipiter là-dessus. Vertu de ma vie! ce ne sont point ici des bagatelles. Vous iriez prendre quelque brutal de provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la besogne. Eh! ne vous mariez point, madame, sans avoir bien examiné celui que vous choisirez. Brutal pour brutal, j'aime mieux un oncle qu'un mari.

CIDALISE.

Il faudra que je sois bien assurée de la complaisance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTHON.

Vous parlez en femme de bon sens. Un choix bon ou mauvais est excusable, la première fois; la curiosité peut faire faire bien des choses; mais, la seconde, il faut d'autres raisons que la curiosité.

CIDALISE.

Ah! je sais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément.

MARTHON.

Dans les sentiments où je vous vois, monsieur Durcet est celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Et sur quoi juges-tu cela, Marthon?

MARTHON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monsieur Durcet est un fort honnête homme: mais, ma pauvre Marthon, je n'aime point les gens de robe.

MARTHON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté qui vous est si précieuse. S'il découvre vos sentiments, il se pendra, madame, assurément. Il est vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, à qui vous promettez la même chose.

CIDALISE.

Tant que mon procès durera, dont il est rapporteur, je me garderai bien de le désabuser.

MARTHON.

J'ai ouï dire que c'étoit un homme admirable pour les procès désespérés. Mais, madame, monsieur Basset n'est point homme de robe; c'est un de ceux que vous flattez aussi de la même espérance.

CIDALISE.

Il n'est pas gentilhomme seulement.

MARTHON.

Comment, madame, vous moquez-vous? Son père et lui ne sont-ils pas dans les affaires?

CIDALISE.

Ce n'est pas une conséquence.

MARTHON.

Mais n'est-ce pas dans les affaires que l'on s'enrichit?

CIDALISE.

Ordinairement.

MARTHON.

Allez, allez, madame, il sera bientôt noble. Le nom changé fait tout: au lieu de Basset, monsieur le marquis. Acheter une charge, répandre deux milliers de pistoles à prêter à propos; il trouvera des amis et des parents à la cour même. Son père l'a fait riche; il fera son père gentilhomme. La plume usurpe la noblesse aussi bien que l'épée.

CIDALISE.

Quoi qu'il en soit, Marthon, je ne serai jamais la femme de monsieur Basset, sous quelque nom ni quelque qualité que ce soit.

MARTHON.

Pourquoi le lui promettez-vous? Ah! vraiment, je l'avois oublié. Les mille pistoles qu'il vous envoya hier, devoient bien m'en faire souvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'est l'homme le plus obligeant que je connoisse. Il fit cela de la meilleure grâce du monde; et sans lui, en vérité, je ne sais ce que je ferois, tout mon bien étant saisi comme il est.

MARTHON.

Enfin donc, madame, la roture de monsieur Basset et la robe de monsieur Durcet vous déterminent en faveur d'Éraste.

SCÈNE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTHON.

CIDALISE, *bas, à Marthon.*

Tais-toi, voici monsieur Durcet. *(Haut.)* En vérité, monsieur Durcet, je vous ai des obligations infinies. Vous faites paroître, en tout ce qui me regarde, une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, madame, que je n'ai seulement pas voulu quitter ma robe pour en être plus tôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empressement des gens que l'on considère fait un extrême plaisir.

MARTHON.

Monsieur ne seroit pas de ces gens qui, au retour d'un voyage, vont descendre chez le baigneur, pour ne pas dégoûter leur maîtresse.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds; j'y viendrois tout botté.

MARTHON.

Tout botté!

CIDALISE.

Marthon, ne plaisante point; il y a bien autant de passion à l'un qu'à l'autre.

MARTHON.

Moi, madame, je ne plaisante point.

CIDALISE.

Eh bien! monsieur, comment va mon procès?

M. DURCET.

Ah! madame, le rapporteur se tiendroit fort heureux si vous aviez autant d'ardeur pour lui qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie, en quel état est mon procès.

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarrasse sur votre affaire; et, quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien me servir en

appuyant mes sentiments. Si l'appel de la sentence de liquidation de vos conventions matrimoniales eût été plus tôt conclu et reçu, il y a long-temps que vous seriez hors d'affaire; et je n'aurois pas manqué de vous accorder tout ce qui auroit dépendu de mon ministère, et au-delà, avec une rude condamnation de tous dépens, dommages et intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela sera fait, monsieur, aurai-je gagné mon procès? car je ne comprends rien à ces choses.

M. DURCET.

Tout ira bien, madame, ne vous mettez point en peine.

MARTHON.

Eh! monsieur, comment pouvez-vous dormir avec tout ce tintamarre-là dans la tête?

M. DURCET.

Ah! Marthon, si je n'avois autre chose qui m'empêchât de dormir....

CIDALISE.

Achevez, monsieur, que voulez-vous dire?

M. DURCET.

Il vient des gens les soirs, qui me réveillent de bon matin, madame.

CIDALISE.

C'en est assez, je vous entends; et je veux bien calmer vos inquiétudes. Les assiduités de monsieur Basset vous chagrinent; croyez qu'elles me cha-

grinent autant que vous. C'est mon oncle qui l'oblige d'être sans cesse ici pour nous épier : je suis bien aise de vous en avertir, afin que vous évitiez de le rencontrer. Ces petits soins ne partent pas d'une âme tout-à-fait indifférente. Ah! ne me croyez pas, je vous en dis trop. Je ne vous aime point au moins; mais je ne veux pas que vous croyiez que j'en aime quelque autre.

M. DURCET.

Ah! madame, souffrez, je vous prie....

CIDALISE.

Ah! monsieur, c'en est assez. Après cela, je ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, madame; songez à moi quelquefois.

CIDALISE.

Adieu donc. Allez-vous-en; ne me regardez pas.

MARTHON, *à M. Durcet.*

Ah! ne me regardez pas.

SCÈNE VI.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON *rit.*

Ah, ah, ah! monsieur Durcet auroit grand besoin d'un bon verre de limonade. Mais n'appréhendez-vous point, madame, qu'Éraste, emporté fou comme il est...

CIDALISE.

A propos d'Éraste, nous sommes mal ensemble.

MARTHON.

Ah! vraiment, je ne m'étonne donc plus que nous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'est point venu ici, dis-tu?

MARTHON.

Non, madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé?

MARTHON.

Personne n'est venu.

CIDALISE.

Cela ne se peut. Tandis que mon oncle nous parloit, peut-être....

MARTHON.

Cela se peut fort bien, madame; car j'ai descendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTHON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le portier dormoit, sans doute.

MARTHON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc. Attends ici. Voilà son portrait. Cette bague est de lui. Prends ce miroir encore. S'il vient lui-même, remets-lui tout cela entre les mains. Si Pasquin vient le premier, qu'il le

reporte à son maître; qu'il me rende mes lettres; et que, surtout, il sache que je ne le veux plus voir.

MARTHON.

Et que ne me disiez-vous cela d'abord? Je ne vous aurois pas tant questionnée, pour savoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCÈNE VII.

MARTHON, *seule*.

S'il ne tient qu'à dire à Éraste qu'on ne veut plus le voir, la chose n'est pas difficile; ou, si le maître ne vient point, en instruire le valet, cela est fort aisé. A l'égard de ce qu'il faut remettre entre les mains de l'un ou de l'autre, il y a bien des choses à dire là-dessus. Pour la bague, Éraste me la donneroit sans doute. Pour ce miroir, je n'aurois qu'à le lui demander. Je serois bien ingrate de ne pas garder le portrait d'un homme qui me veut tant de bien.

SCÈNE VIII.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Bonjour.

PASQUIN.

Bonjour.

MARTHON.

Eh bien! bonjour, bonjour. N'as-tu que cela a me dire? Te voilà bien effaré?

PASQUIN.

Oui, vraiment, je le suis. Tu parles bien à ton aise. Vois-tu, quand on est amoureux....

MARTHON.

Toi amoureux?

PASQUIN.

Moi amoureux? Non, je me donne au diable. Je ne veux point devenir fou comme mon maître; je veux dormir, boire et manger : ces choses si utiles à la vie sont les choses dont on parle le moins chez nous. Au diantre soit l'amour! Tiens, tiens, voilà une lettre pour ta maîtresse; je crois qu'elle n'en sera pas aussi contente que des autres.

MARTHON.

Cidalise ne veut entendre parler ni d'Éraste, ni de ses lettres.

PASQUIN.

Tant mieux. Je vais lui reporter celle-ci. N'as-tu rien à me dire autre chose?

MARTHON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement pour lui tout ce que j'ai pu faire auprès de ma maîtresse; et qu'elle est si fort irritée, qu'il m'a été impossible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah! bien, bien, billes pareilles. Mon maître est dans une rage contre elle à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, et l'avoue pour la première fois de sa vie; l'aventure d'hier l'a dégagé absolument.

MARTHON.

Mais d'où donc est venu tout ce désordre?

PASQUIN.

Tu ne le sais point?

MARTHON.

Non, ma foi.

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peste! l'affaire est délicate, et l'on romproit à moins.

MARTHON.

Point tant de digressions; achève, je te prie.

PASQUIN.

Mon maître étoit à la foire hier avec ta maîtresse.

MARTHON.

Eh bien? ton maître étoit à la foire: après?

PASQUIN.

Il passa un jeune homme que Cidalise trouva fort bien fait. Aussitôt Éraste regarde une jeune personne, qu'il trouva fort aimable. Cidalise redoubla ses louanges pour le cavalier; Éraste exagéra les siennes pour la jeune personne. Ta maîtresse recommençoit toujours, mon maître ne finissoit point, et la fin de la conversation fut qu'ils se trouvèrent tous deux si laids, si laids, qu'ils se séparèrent avec des serments de ne se revoir de leur vie.

MARTHON.

Tu n'as plus rien à me dire? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici. J'entends Éraste, paye-le de son impatience; aussi bien lui feras-tu mieux comprendre les choses.

SCÈNE IX.

PASQUIN, MARTHON, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu parlé à Cidalise elle-même?

MARTHON.

Monsieur....

ÉRASTE.

Eh bien, Marthon?

PASQUIN.

Voici la lettre.

ÉRASTE.

Une réponse? Elle me fait beaucoup d'honneur, vraiment!

MARTHON.

Monsieur, je suis chargée.....

ÉRASTE.

Attendez, Marthon, je vous prie.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon n'a point voulu....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Tais-toi.

MARTHON.

Monsieur, je suis fâchée....

ÉRASTE, *à Marthon.*

Un moment, s'il vous plaît. *(A Pasquin.)* C'est ma lettre?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE, *à Marthon.*

Elle ne l'a point voulu recevoir?

MARTHON.

Non, monsieur.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Pourquoi donc demeurer si long-temps?

PASQUIN.

J'instruisois Marthon de votre démêlé.

MARTHON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi.....

ÉRASTE.

C'est assez, Marthon, voilà qui va le mieux du monde. *(Il parle à l'oreille à Pasquin, et lui remet une clef.)*

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE.

Pasquin, tu n'as point parlé à Cidalise? Ah! tu m'as déja dit que non. Va-t'en.

PASQUIN.

Je suis ici dans un moment. *(Il sort.)*

SCÈNE X.

ÉRASTE, MARTHON.

ÉRASTE.

Eh bien donc, Marthon, on ne me veut plus voir?

MARTHON.

Monsieur....

ÉRASTE.

J'en suis ravi, je vous jure. Elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de son procédé avec moi?

MARTHON.

Non, monsieur, je vous assure. J'ai su qu'elle ne vouloit plus vous voir, sans en apprendre la cause.

ÉRASTE.

Que je sois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, si je lui parle de ma vie, si je ne romps avec elle pour jamais, si je ne l'oublie, ou si je m'en souviens que pour me venger de ses perfidies. Où est-elle?

MARTHON.

Elle est dans sa chambre, monsieur.

ÉRASTE.

Ah! qu'elle y demeure; je suis las d'essuyer ses caprices. Que fait-elle?

MARTHON.

Je crois qu'elle essaye une robe.

ÉRASTE.

Elle peut faire tout ce qui lui plaira; mais je n'en serai plus la victime, sur ma parole. Elle n'est point sortie depuis qu'elle est levée?

MARTHON.

Non, monsieur.

ÉRASTE.

Qu'elle sorte, qu'elle ne sorte point; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce laquais qui sortoit quand je suis entré?

MARTHON.

Je n'ai vu de laquais ici que le vôtre.

ÉRASTE.

Ah! mon enfant, je n'ai point de curiosité, je vous jure. Je croirai, si vous voulez, que personne ne l'est venu voir d'aujourd'hui.

MARTHON.

Non, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Eh! que m'importe? je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle soit tranquille comme je le suis, et comme elle l'est sans doute.

MARTHON.

Je ne sais point lire dans les cœurs.

ÉRASTE.

Qu'elle me méprise.

MARTHON.

Cela seroit difficile.

ÉRASTE.

Qu'elle me haïsse.

MARTHON.

Elle ne hait personne.

ÉRASTE.

Adieu, Marthon. (*Il va pour sortir, et revient sur ses pas.*) Je vous demande en grâce qu'elle ne sache point que je suis venu ici.

MARTHON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ÉRASTE.

Je vous en prie, au moins.

MARTHON.

Cela suffit.

ÉRASTE.

Vous vous en souviendrez?

MARTHON.

Je vous en réponds.

ÉRASTE *va pour sortir, et revient sur ses pas.*

Non, Marthon.... Je vous prie, dites-lui que vous m'avez vu.

MARTHON.

Je le veux bien.

ÉRASTE.

Peignez-moi à ses yeux aussi indifférent que je vous le parois.

MARTHON.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTHON.

Je le ferai.

ÉRASTE.

Que je ne songe plus à elle.

MARTHON.

C'est assez.

ÉRASTE.

Que je ne l'aime plus.

MARTHON.

Je lui dirai.

ÉRASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTHON.

Je n'oublierai rien.

ÉRASTE.

Adieu, Marthon.

MARTHON.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE *va pour sortir, et revient sur ses pas.*

Il faut qu'elle apprenne mes sentiments de ma propre bouche.

MARTHON.

Oh! pour cela, monsieur, je ne puis.

ÉRASTE.

Comment donc?

MARTHON.

Elle m'a défendu expressément de vous laisser entrer.

ÉRASTE.

Je ne veux lui dire qu'un mot.

MARTHON.

Il m'est impossible.

ÉRASTE.

Ma pauvre Marthon....

MARTHON.

Non, monsieur, je n'en ferai rien.

SCÈNE XI.

PASQUIN, MARTHON, ÉRASTE.

PASQUIN.

Monsieur....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Attends un moment. (*A Marthon.*) Ma pauvre Marthon, fais-moi le plaisir, au moins, de lui dire que je suis ici.

MARTHON.

Vous me ferez gronder.

ÉRASTE.

Oblige-moi, je t'en conjure.

MARTHON.

Cela ne servira de rien.

ÉRASTE *lui donne une bague.*

Tiens, Marthon ; va, je te prie.

MARTHON, *mettant la bague à son doigt.*

On ne peut vous rien refuser. *(Elle sort.)*

SCÈNE XII.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

M'AS-TU apporté tout ce que je demandois ?

PASQUIN.

Voilà, premièrement, la clef de votre cassette : les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ÉRASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ÉRASTE.

Les as-tu enfin ?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE.

Donne donc.

SCÈNE XIII.

MARTHON, ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Eh bien, Marthon? (*A Pasquin.*) Attends.

MARTHON.

Je vous l'avois bien dit, monsieur, que je serois querellée. Elle ne veut plus vous voir absolument. On m'appelle. Adieu, monsieur, j'en suis au désespoir.

SCÈNE XIV.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Où sont ces lettres?

PASQUIN.

Les voici.

ÉRASTE.

Les tablettes?

PASQUIN.

Les voilà.

ÉRASTE.

Le portrait?

PASQUIN.

Je le tiens.

ÉRASTE.

Le cachet?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ÉRASTE.

Donne tout cela à Marthon; qu'elle le rende à sa maîtresse.

PASQUIN.

Je vais lui donner tout à l'heure.

SCÈNE XV.

PASQUIN, *seul.*

Oui dà! oh! quelque sot, ma foi. Donnant, donnant; autrement, point d'affaire. J'ai bonne mémoire; il nous revient un miroir, un portrait, aussi une bague. Si l'on rend, nous rendrons, et si l'on garde, nous garderons.

SCÈNE XVI.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ton maître est sorti?

PASQUIN.

Oui; pourquoi? Veut-on parler d'accommodement? faut-il ménager quelque entrevue? Parle; je suis plénipotentiaire absolu : tu n'as qu'à dire.

MARTHON.

Tu ne dis que des sottises; tais-toi. J'ai oublié de lui demander les lettres de ma maîtresse.

PASQUIN.

Je suis ici resté pour te redemander celles de mon maître.

MARTHON.

Je crois que j'ai les siennes ici.

PASQUIN.

Je pense avoir celles de ta maîtresse aussi.

(Ils se remettent mutuellement un paquet de lettres.)

MARTHON.

N'as-tu plus rien à me dire?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire savoir?

MARTHON.

J'ai, ce me semble, encore quelque chose à te donner.

PASQUIN.

J'ai, si je ne me trompe, quelque chose encore à te rendre.

MARTHON.

Non, je m'abuse. Mais rends-moi ce que tu veux dire.

PASQUIN.

Non, je rêvois, Marthon; je n'ai plus rien à te donner.

MARTHON.

Que parles-tu là d'un cachet?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une bague?

MARTHON.

Ah! vraiment, je m'en ressouviens. Tiens, tiens, Pasquin, voici....

PASQUIN.

Ah! je m'en ressouviens aussi. Tiens, tiens, Marthon, voilà....

MARTHON.

On m'a chargé de remettre ceci entre tes mains.

(Elle rend un porte-lettre.)

PASQUIN.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.

(Il rend un bracelet de cheveux.)

MARTHON.

Ce n'est point là le cachet.

PASQUIN.

Ce n'est point là la bague.

MARTHON.

Peste soit du fripon!

PASQUIN.

Friponne toi-même! Que veux-tu dire? Rends-moi le bracelet, je te rendrai le porte-lettre.

MARTHON.

Je dirai tout cela à ton maître.

PASQUIN.

Et moi je le dirai à ta maîtresse. Tiens, vois-tu, sans tant barguigner, rends-moi la bague, et voilà le cachet.

MARTHON.

La bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens, voilà encore les tablettes par-dessus : j'y perds, par ma foi.

MARTHON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTHON.

Prends donc, maraud. Te tairas-tu? Donne-moi le portrait de ma maîtresse, je te rendrai celui de ton maître.

PASQUIN.

Et le miroir?

MARTHON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens : mais je ne veux plus de commerce entre nous; j'aime les gens de bonne foi.

MARTHON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Va, va, je suis bon prince.

MARTHON,

Sois discret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas seulement.

MARTHON.

Bouche close.

PASQUIN.

Chut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON.

Vous avez mis Éraste au désespoir.

CIDALISE.

Ce n'est point cela à présent dont il est question. Que fait mon oncle? que dit-il?

MARTHON.

Votre oncle est parti pour aller trouver votre père.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon père?

MARTHON.

Rien n'est plus assuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit?

MARTHON.

Personne : mais il est sorti à six chevaux, il a pris sa petite calèche; où voudriez-vous qu'il allât?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance. C'est un homme dont je crains tout.

MARTHON.

On appelle cela justement avoir peur de son ombre. Que vous peut-il faire?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuse colère.

MARTHON.

Il étoit, il y a huit jours, dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc? Je ne m'en souviens point.

MARTHON.

Vous avez bientôt perdu la mémoire. Quoi! vous avez oublié cette charmante nuit où tous les éléments se déchaînèrent pour nous faire enrager; cette nuit où le vent, l'eau et le vin nous causèrent tant de désordre; point de flambeaux, plus de laquais, le cocher ivre-mort, ses chevaux et nous au milieu d'un bourbier?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures au matin?

MARTHON.

Celui-là même. Ne vous souvient-il point non plus que monsieur votre oncle nous attendoit dans la cour; qu'il se promenoit en long, en large; qu'il prenoit le ciel à témoin, qu'il tempêtoit, qu'il menaçoit?

CIDALISE.

Oh! pour ce jour-là, je t'avoue que j'en eus pitié.

MARTHON.

Madame votre tante ne vous fit-elle point de pitié aussi, qui le contrefaisoit en tout, et l'adoucissoit d'une manière à l'irriter mille fois davantage?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouit aussi?

MARTHON.

Elle en fit semblant du moins : mais je lui jetai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bientôt changer de résolution. Mort de ma vie! je n'aime point les hypocrites; elle n'étoit fâchée que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTHON.

Oh! çà donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne sont bonnes à rien. Que monsieur votre oncle se fâche ou ne se fâche point, tout cela est la même chose à votre égard.

CIDALISE.

Tu as raison.

MARTHON.

Voyons donc pour Éraste.

SCÈNE II.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur Basset, madame.

CIDALISE, *à Marthon.*

Faites monter.

SCÈNE III.

CIDALISE, *seule.*

La visite de cet homme m'embarrasse. On n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCÈNE IV.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

Eh! bonjour, monsieur Basset : j'ai bien des remercîments à vous faire.

M. BASSET.

Je suis ravi, madame, d'avoir eu une occasion en ma vie de vous faire un petit plaisir.

CIDALISE.

Il est certain que peu de gens aiment aussi délicatement que vous. La plupart ne vous disent que des sottises : ils croient avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent et qu'ils vont mou-

rir pour vous, si vous ne les aimez; que, si vous leur faites cette grâce, ils vous serviront toute leur vie; comme si l'on avoit bien affaire de leurs services! et, dans les choses essentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, madame, je ne m'amuse point à la bagatelle : vous me trouverez toujours mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, monsieur, que je vous mette souvent à de pareilles épreuves. Vous êtes bien persuadé qu'aussitôt que mes affaires seront terminées...

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, madame, je vous prie; ce sont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'âme belle, monsieur.

M. BASSET.

Point du tout, madame, cela ne me coûte rien : mes droits de présence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, je ne saurois assez vous témoigner....

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendresse que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompensée....

CIDALISE.

Oh! monsieur Basset, je vous prie, laissez-moi terminer mes affaires. Je n'ai plus qu'une année à passer pour être absolument maîtresse de mes volontés; donnez-vous patience jusque-là, s'il vous plaît; alors je vous permets de vous plaindre, si vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promesse, madame; vous me permettez de me plaindre.

CIDALISE.

Oh! monsieur Basset, que vous donnez un mauvais sens aux choses qu'on vous dit!

M. BASSET.

Eh bien! madame, je prendrai patience, pourvu que vous ne voyiez plus monsieur Durcet.

CIDALISE.

Ah! vraiment, j'oubliois bien de vous en parler. C'est un homme qui me désespère. Il est ici presque tous les jours; j'ai découvert ce qui l'amène. Mon oncle l'a prié d'observer ceux qui viennent ici : et, dans la pensée que mon père et lui ont de me faire épouser un gentilhomme de leur province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce soit. Ils vous redoutent plus qu'un autre; c'est

pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez, la présence de monsieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, madame, vous me rendez la vie.

SCÈNE V.

MARTHON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTHON.

Lucile, votre jeune cousine, voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas! la pauvre petite personne! je serai bien aise de la voir. Adieu, monsieur Basset, que rien ne vous inquiète.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais.....

CIDALISE.

Adieu, monsieur Basset.

SCÈNE VI.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère enfant, il y avoit long-temps que je ne vous avois embrassée. Vous ne me dites mot?

LUCILE.

Ma cousine, au moins je vous prie bien fort de ne point dire à ma mère que je suis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution ? Est-ce qu'il y a du mal à me venir voir ?

LUCILE.

Eh ! mon dieu, ne savez-vous pas son humeur ? Elle ne me croit jamais bien qu'avec elle, et, pour surcroît encore, Céphise, votre tante, l'achève de gâter. Ma mère m'a envoyée chez elle ; mais j'ai pris ce temps-là pour vous prier de me faire une grâce.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choses nouvelles de ma chère tante. Marthon, Céphise n'a pas manqué de parler de moi chez la mère de ma cousine dans ses termes ordinaires.

MARTHON.

Sans mentir, voilà un méchant esprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur. Mais que dit-elle de moi à votre mère ?

LUCILE.

Oh ! ma cousine, je n'oserois vous le dire.

MARTHON.

Allez, allez, ne craignez rien ; nous sommes accoutumées à son langage ; car je crois qu'elle ne m'épargne pas plus que les autres.

LUCILE.

Ah ! vraiment non ; elle commence toujours par vous.

MARTHON.

Eh bien?

LUCILE.

Eh bien! elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde; que c'est vous qui entraînez ma cousine dans le libertinage où elle vit; que c'est vous qui l'empêchez de se remarier, parce que tous ses amants vous font des présents; que vous avez intérêt de faire durer ce manège autant de temps que vous le pourrez, puisqu'un mariage feroit bientôt cesser ce commerce. Que sais-je, moi? je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qu'elle dit.

MARTHON.

Par ma foi, madame, avec tout le respect que je vous dois, voilà une impudente carogne!

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marthon; je vous avoue de tout. Et de moi, ma cousine, que dit-elle?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire; que vous ne faites rien qu'à votre tête; qu'elle s'est bannie de chez vous, parce que vous vous moquiez de ses corrections; que cependant elle avoit pour vous toutes sortes de complaisances; que vous la traîniez dans tous les plaisirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTHON.

La scélérate!

CIDALISE.

Après, ma cousine?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort à son mari; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin; et que cela, joint avec d'autres choses qu'elle ne dit point, suffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh! je la mets au pis. Si l'on approfondissoit son cœur et le mien, malgré cette vertu dont elle fait tant de bruit, on y trouveroit de terribles différences. Mais, poursuivez, je vous prie.

LUCILE.

Mais, elle me fait sans cesse de grands sermons qui durent deux heures, de ne jamais parler à pas un homme; que ce sont tous des trompeurs.

MARTHON.

Eh! d'où diantre le sait-elle? Quelqu'un l'a-t-il jamais voulu tromper?

LUCILE.

Ah! vraiment, vous n'auriez qu'à lui dire cela!

CIDALISE.

Ensuite, ma cousine?

LUCILE.

Mais ensuite, je m'endors; et ma mère me donne un soufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chère cousine, je vous en prie, tâchez de vous ressouvenir de toutes les faussetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh! dame, ma cousine, je ne suis pas venue ici pour cela. Chacun songe à ses affaires, voyez-vous!

CIDALISE.

Eh! mon enfant, quelles affaires avez-vous?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire.

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma cousine, vous n'en parlerez donc à personne au moins?

MARTHON.

Voulez-vous que je m'en aille?

LUCILE.

Bien au contraire, puisque vous êtes si habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites donc vite; car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez, Marthon sait bien ce que c'est; car elle me regarde.

MARTHON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Eh bien! oui, puisque vous voulez le savoir.

CIDALISE.

Eh bien! ma cousine, ce n'est pas un grand crime.

LUCILE.

Ah! vraiment, si vous entendiez et ma mère et Céphise, il n'y a point assez de tourments pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'est selon, ma cousine; il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais quel crime peut-il y avoir d'aimer bien tendrement, de souhaiter d'être incessamment avec la personne qu'on aime, et d'être au désespoir de ne le pouvoir pas?...

CIDALISE.

Est-ce un homme de qualité?

LUCILE.

Assurément. On l'appelle monsieur le comte; mais si vous le voyiez, ma cousine, vous l'aimeriez. Il est petit, mais il a le meilleur air du monde, les yeux si beaux! il chante comme un ange; il danse qu'on ne peut pas mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé?

LUCILE.

Fort souvent, ma cousine. Il passoit le soir par dessus la muraille du jardin d'un de ses amis; ce

jardin donnoit dans le nôtre; une demoiselle de ma mère, qu'on a chassée pour cela, le faisoit monter dans sa chambre, et nous causions tous trois toute la nuit.

MARTHON.

Ces pauvres enfants!

LUCILE.

Oh! Marthon, vous ne savez pas tout; il a été une fois trois jours au logis à ne vivre que de confitures.

MARTHON.

Et il n'en est point mort?

LUCILE.

J'en serois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?

LUCILE.

Il va venir ici, ma cousine, si vous le trouvez bon. Comme nous ne pouvons plus nous voir chez nous, j'ai cru que vous voudriez bien me faire le plaisir de souffrir qu'il vînt ici quelquefois. Je demanderai congé pour aller voir Céphise; je n'y demeurerai qu'un moment, et je viendrai passer quelques heures avec vous et avec lui.

MARTHON.

La pauvre petite innocente!

CIDALISE.

Très-volontiers, ma cousine; et même je vous réponds, si c'est un parti qui vous convienne,

d'en faire parler à votre mère par des gens qu'elle aura peine à refuser.

LUCILE.

Hélas ! ma cousine, que je vous aurai d'obligation !

SCÈNE VII.

CIDALISE, PASQUIN, MARTHON, LUCILE.

CIDALISE.

Eh, bon dieu ! Pasquin, que veut dire ceci ? que signifie cet équipage ?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTHON.

Explique-toi.

PASQUIN.

Hélas ! j'ai le cœur si serré !

CIDALISE.

Eh ! de quoi ?

PASQUIN.

Ah ! madame....

MARTHON.

Eh bien ! parleras-tu ?

PASQUIN.

Adieu parents, amis, patrie ; adieu Paris ; adieu Saint-Cloud, Boulogne et Vincennes. Peut-on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur ?

CIDALISE.

Et pourquoi les quitter ?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, madame. Nous allons chercher, mon maître et moi, un pays où l'on ne trompe point.

MARTHON.

Et où le trouveras-tu ce pays?

PASQUIN.

Partout où il n'y aura point de femmes.

MARTHON.

Mais tu trouveras des femmes partout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTHON.

Elles seront partout de même.

CIDALISE.

Oh! finis, je t'en prie. Que demandes-tu? que veux-tu?

PASQUIN.

Mon maître m'a chargé, madame, de venir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, madame.

CIDALISE.

Mais, qui le fait partir si promptement?

PASQUIN.

Le désespoir où vous l'avez mis ce matin. Franchement, madame, vous en avez usé un peu cavalièrement avec nous. Enfin, rebuté de vos mépris,

il s'est jeté dans son carrosse, à ce qu'on m'a dit; car, si j'y avois été, je l'eusse bien empêché d'en rompre les glaces, soit dit par parenthèse. Il est entré chez lui; il a donné mille coups de bâton à tous ses gens.

MARTHON.

Y étois-tu pour lors, Pasquin?

PASQUIN.

Non, Marthon, heureusement : quand je suis arrivé, l'expédition étoit faite. Il est ensuite monté dans sa chambre; j'y étois pour lors. Ah! que je suis misérable, a-t-il dit, de m'attacher à la plus franche coquette de Paris! Je ne redis pas fidèlement les paroles, mais c'est le sens toujours. Allons, allons, a-t-il poursuivi, méprisons ceux qui nous méprisent, c'est trop long-temps passer pour une dupe. Je ne vous dis point qu'il assaisonnoit chaque parole de coups de pied contre les fauteuils, d'égratignures au visage; cela s'en va sans dire. Enfin, madame, lassé de faire le possédé, il est demeuré immobile, la nature a cédé à des efforts si violents, il s'est traîné contre son lit, ses genoux se sont dérobés sous lui, sa tête est tombée sur ses bras.

MARTHON.

Il s'est évanoui?

PASQUIN.

Non, Marthon.

CIDALISE.

Est-il mort?

PASQUIN.

Non, madame, il s'est endormi.

MARTHON.

Peste soit du maraud!

PASQUIN.

Après trois bonnes heures, il s'est réveillé en sursaut. Mon cher Pasquin, m'a-t-il dit, allons, partons, courons au bout du monde. Que le même soleil n'éclaire plus deux personnes que leurs inclinations ont si fort séparées. Elle ne jouira plus de mes peines : si je suis assez lâche pour en soupirer, elle n'en triomphera pas du moins, l'ingrate! la perfide! et cent autres belles épithètes qui convenoient parfaitement au sujet.

CIDALISE.

Achève, je t'en prie.

PASQUIN.

Enfin, madame, comme je me préparois à remplir sa valise, il m'a rappelé d'un ton à fendre le cœur le plus dur. Je veux lui écrire, a-t-il repris, avant que de la quitter. Pasquin, apporte-moi mon écritoire. Vous ne pleurez point, madame?.... Apporte-moi de la bougie. (*A Marthon.*) Tu ne pleures point, vilaine?

CIDALISE.

Finiras-tu?

PASQUIN.

Tout est fini, madame. Il a écrit une lettre, qu'il m'a dit de vous apporter.

MARTHON.

Pourquoi ces bottes?

PASQUIN.

Pour rendre la chose plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Éraste.*

« Puisque vous aimer et vous estimer sont deux « choses incompatibles, je renonce à vous pour « jamais. Je pars pour aller en Flandre, et je fui- « rai désormais tous les lieux où vous serez. Je ne « demeurois ici que pour vous. Un peu de mérite, « et toute la passion imaginable, n'ont pu vous « rendre fidèle; rien ne me retient plus. Je ne vous « parle point de l'état où vous m'avez mis : si vous « étiez sensible, vous ne pourriez le concevoir « sans mourir de douleur; mais la dureté de votre « cœur y a mis bon ordre, et celle qui a fait tout « le malheur de ma vie pourroit apprendre ma « mort sans répandre une larme. »

PASQUIN.

Peut-on écrire plus tendrement? Puisque vous estimer et partir pour la Flandre sont deux choses incompatibles, je suivrai désormais toute la passion imaginable pour ne vous plus aimer. Je ne demeurois ici que pour la dureté de votre cœur, et je pourrois apprendre votre mort sans répandre une larme.

CIDALISE.

Tais-toi donc, Pasquin.

PASQUIN.

Rien ne me retient plus.... Quoi! vous riez encore!

MARTHON.

Le moyen de s'en empêcher?

PASQUIN.

Allez, cela n'est pas bien du tout. Vous devriez mourir de honte. Le ciel vous punira toutes deux.

CIDALISE.

Mais que veux-tu?

PASQUIN,

Non, madame, encore une fois, cela n'est pas bien. Je vais tout à l'heure dire à mon maître la manière dont on reçoit ses adieux. Il est au coin de la rue, le pauvre cher homme! tout vis-à-vis un fourbisseur. Adieu, adieu; nous allons en Flandre.

MARTHON.

Quoi! Pasquin....

PASQUIN.

Laisse-moi, tigresse. Le ciel vous a fait toutes deux pour faire damner le genre humain.

MARTHON.

Peste soit du fou!

SCÈNE VIII.

CIDALISE, MARTHON, LUCILE.

CIDALISE.

Je crains bien qu'Éraste ne soit pas content de la réponse, et qu'il ne vienne ici nous chagriner.

MARTHON.

Je le crains bien aussi.

LUCILE.

Ma cousine, cet homme-là est donc à votre amant?

CIDALISE.

Oui, ma cousine.

LUCILE.

Vraiment, je l'aime bien, d'être si affectionné pour son maître. Mais il me semble que vous ne prenez pas grand' peine à l'apaiser.

MARTHON.

Oh! c'est une méthode qui passe les jeunes filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre; monsieur le comte n'aimeroit pas cela.

MARTHON.

En enrageant, il vous en aimeroit davantage.

SCÈNE IX.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Un jeune monsieur, que je n'ai jamais vu ici, demande s'il ne vous incommodera point, madame.

LUCILE.

Ma cousine, c'est monsieur le comte.

CIDALISE, *au laquais.*

Faites monter. (*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

MARTHON.

Que vous allez être bien aise!

LUCILE.

Assurément.

CIDALISE.

Mais, ma cousine, il faut un peu se contenir : il est bon quelquefois de ne pas laisser voir tant d'empressement.

LUCILE.

Oh! ma cousine, je ne suis pas si savante que vous.

SCÈNE XI.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTHON.

LUCILE.

Eh! vous voilà, monsieur le comte. Il y a plus d'une heure que je suis ici.

LE COMTE, *à Cidalise.*

Le dessein que j'ai, madame, vous fera excuser la liberté que je prends.

LUCILE, *au comte.*

J'ai dit tout cela à ma cousine : on vous pardonne. Parlez-moi donc.

CIDALISE, *à part.*

Voilà le petit homme, Marthon, que je vis à la foire, qui m'a brouillée avec Éraste.

LUCILE, *au comte.*

Vous ne répondez rien?

LE COMTE, *à Cidalise.*

Madame, encore une fois, je vous prie de n'imputer qu'à ma tendresse....

CIDALISE.

Dans la pensée que vous avez, monsieur, ne doutez point que je ne sois la première à favoriser vos desseins. (*A part, à Marthon.*) Qu'il est bien fait!

MARTHON, *bas, à Cidalise.*

Il est trop petit.

LE COMTE, *à Lucile.*

Pour vous, mademoiselle, vous voulez bien à présent que je vous témoigne....

LUCILE.

Laissez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LUCILE.

Laissez-moi.

CIDALISE.

Eh, fi! ma cousine! que vous faites l'enfant!

MARTHON.

Ah! vraiment, voici bien une autre chanson; j'entends nos fous qui reviennent.

SCÈNE XII.

CIDALISE, ERASTE, MARTHON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

LE COMTE.

Qui donc, madame?

CIDALISE.

Ce n'est rien.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Enfin donc, madame, vous voulez me voir mourir. Vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a si tendrement aimée. Il faut vous contenter, madame, il faut cesser de vivre, il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas sage, Éraste; vous ne songez pas qu'il y a des gens ici....

ÉRASTE.

Eh! madame, toute la terre sait que je vous aime depuis si long-temps! que je n'ai jamais laissé passer un moment sans le penser, sans vous l'écrire, ou sans vous le dire; et toute la terre sait que vous ne m'avez jamais aimé, que vous ne l'avez jamais pensé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, et que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois. (*Au comte.*) C'est un extravagant, monsieur; il ne faut pas prendre garde....

ÉRASTE.

Ah! je suis donc un extravagant? j'en suis bien aise. (*Apercevant le comte.*) Mais que vois-je? (*A Cidalise.*) Ah! volage! N'est-ce pas, perfide!.... Je ne me trompe point, âme sans foi! c'est lui-même. Vous avez bientôt fait connoissance. Hier à la foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'est faire bien du chemin en peu de temps, et cela demeureroit impuni! non. Que tous les foudres du ciel me tombent sur la tête....

CIDALISE, *à Éraste.*

Mais écoutez.

ÉRASTE.

Laissez-moi là.

MARTHON, *à Éraste.*

Ce n'est point....

ÉRASTE.

Ote-toi, malheureuse!

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous ne voulez pas....

ÉRASTE.

Je ne veux rien. (*Au comte.*) Pour vous, mon petit monsieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur.

LUCILE, *effrayée.*

Monsieur le comte, passez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTHON, *au comte.*

Oh! passez donc, puisqu'on vous le dit.

(Le comte et Lucile sortent.)

SCÈNE XIII.

CIDALISE, MARTHON, ERASTE, PASQUIN.

MARTHON, *à Éraste.*

Oh çà, monsieur, présentement, voulez-vous qu'on vous dise....

ÉRASTE, *à Marthon,*

Ne te présente jamais devant mes yeux.

CIDALISE, *à Éraste.*

Quoi! votre opiniâtreté....

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Retirez-vous, vous dis-je, je ne veux plus vous voir, je vous méprise, je vous abhorre, je vous déteste; je maudis tous les moments de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puisse le ciel un jour vous punir comme vous le méritez! La mort la plus affreuse n'aura rien d'horrible pour moi, puisqu'elle me séparera de vous.

CIDALISE.

Marthon, laisse-le là; suis-moi.

SCÈNE XIV.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Allons, Pasquin, partons.

PASQUIN.

Allons, monsieur.

ÉRASTE.

Quittons cet enfer.

PASQUIN.

Quittons ces diables.

ÉRASTE.

Non, cela ne se peut concevoir.

PASQUIN.

Cela ne se peut imaginer.

ÉRASTE.

Tant de soins!

PASQUIN.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Tant de soupirs!

PASQUIN.

Vous avez raison.

ERASTE.

Me traiter ainsi!

PASQUIN.

Cela est horrible.

ERASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle sera ; ils ne me peuvent être que funestes.

PASQUIN.

Allons, monsieur. Pour moi, je vous serai toujours fidèle.

SCÈNE XV.

MARTHON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTHON.

En vérité, monsieur, vous devriez un peu songer où vous êtes. On n'en use point ainsi chez une femme de qualité. Allez ailleurs, si vous voulez faire un bruit de la sorte.

ÉRASTE.

Va, je veux bien t'obéir, puisqu'il ne faut que le quitter.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON.

En voilà déja un de parti.

PASQUIN.

O temps ! ô mœurs ! ô déloyauté sans exemple ! Non, j'aimerois mieux être en galère toute ma vie ; j'aimerois mieux ne point boire de vin.... si souvent ; j'aimerois mieux.... Que diantre sais-je ?

MARTHON.

Oh! çà, Pasquin, veux-tu bien te taire?

PASQUIN.

Non; non, je ne veux pas me taire; je ne veux pas me taire, te dis-je.

MARTHON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi. Il ne sera pas dit que je vois un pauvre homme trompé, et que je demeure comme une souche. C'est une chose qui crie vengeance au ciel, et nos neveux un jour.... Foin des neveux! Non, non, je disois fort bien : nos neveux ne pourront croire....

MARTHON, *lui donnant un soufflet*

Tiens, va porter cela à tes neveux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

Ah! malheureuse!

MARTHON.

Qu'y a-t-il? Tu es éternellement comme un possédé.

PASQUIN.

Tu m'as, vraiment, bien accommodé.

MARTHON.

Pourquoi faisois-tu tant de bruit?

PASQUIN.

Quel bruit?

MARTHON.

Je suis fâchée....

PASQUIN.

De quoi?

MARTHON.

D'avoir été obligée de te battre, pour te faire taire.

PASQUIN.

Ah! ce n'est point cela dont il est question : les malheurs que l'on craint, font perdre le souvenir de ceux qui sont passés.

MARTHON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Eh bien! Marthon, je te pardonne les vieux soufflets, si tu peux m'empêcher d'en avoir de tout neufs. Cela est-il clair?

MARTHON.

Pourquoi des soufflets?

PASQUIN.

Mon maître plus fou, plus enragé, et pourtant plus amoureux que jamais, m'envoie ici pour redemander son portrait, cette bague, enfin toutes ces choses que tu as eu tant de peine à me rendre ce matin.

MARTHON.

Eh bien! que feras-tu?

PASQUIN.

Je ne sais.

MARTHON.

Comment donc, tu ne sais?

PASQUIN.

Non, ma foi. Mon âme est suspendue entre le désir de garder les bijoux, et la crainte d'avoir des coups de bâton.

MARTHON.

Poltron! tu peux balancer là-dessus?

PASQUIN.

Oui, vraiment.

MARTHON.

Des coups de bâton d'un côté, des bijoux de l'autre; et l'on ne prend pas d'abord son parti?

PASQUIN.

Mais, Marthon, tu ne comprends pas bien la chose.

MARTHON.

Misérable!

PASQUIN.

Ce n'est pas comme cela, te dis-je.

MARTHON.

Va, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange! Mais, Marthon, écoute donc, mon enfant, on ne me donne point à choisir. Pour avoir les bijoux, il faut recevoir les coups de bâton.

MARTHON.

Eh bien! quand cela seroit?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire, quand cela seroit; car cela sera.

MARTHON.

Si j'étois à ta place....

PASQUIN.

Eh bien?

MARTHON.

Je recevrois vingt nasardes.

PASQUIN.

La peste!

MARTHON.

Autant de soufflets.

PASQUIN.

Tudieu !

MARTHON.

Cent coup de pieds au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez !

MARTHON.

Mille coups d'étrivières.

PASQUIN.

Vous n'y songez pas.

MARTHON.

Cent mille coups de bâton plutôt que de rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle âme !

MARTHON.

Tiens, vois-tu, quand j'ai une fois résolu une chose, je me ferois hacher, plutôt que d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt nasardes, autant de soufflets, cent coups de pied au cul, mille coups d'étrivières, cent mille coups de bâton : voilà des bijoux qui marchent en bien mauvaise compagnie. Mais, dis-moi, ne sauroit-on trouver quelque accommodement à la chose ? Gardons les bijoux, je veux bien y consentir, à ton exemple ; mais détournons ces orages de maux, dont les noms seuls me font trembler.

MARTHON.

Cela ne se peut.

PASQUIN.

Comment donc, cela ne se peut?

MARTHON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTHON.

Tu n'en auras pas moins des coups de bâton.

PASQUIN.

Et pourquoi?

MARTHON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marthon.

MARTHON.

Cela ne devroit pas être, Pasquin; mais cela sera.

PASQUIN.

De sorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton.

MARTHON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder. Battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTHON.

Te voilà dans le beau chemin. Sors vite, j'entends madame.

SCÈNE II.

MARTHON, *seule.*

Ce maraud-là n'a pas le sens commun.

SCÈNE III.

MARTHON, CIDALISE.

CIDALISE.

Ah! ma pauvre Marthon, que je suis inquiète!

MARTHON.

Je ne vois rien encore qui vous doive alarmer.

CIDALISE.

Mon oncle arrive de chez mon père.

MARTHON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de se plaindre de moi.

MARTHON.

Qu'en arrivera-t-il?

CIDALISE.

Mon père m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTHON.

Eh bien! nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marthon.

MARTHON.

Ah! voilà le diable.

CIDALISE.

Nous avons poussé mon oncle un peu trop fort.

MARTHON.

Il ne faut jamais songer au passé. Ce qui est fait est fait : pour moi, je ne m'en repens point. Si je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à madame votre tante, j'en serois plus légère de moitié. Par ma foi, si j'étois à votre place, je sais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu?

MARTHON.

J'épouserois Éraste dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis sans le consentement de mon père.

MARTHON.

Vous moquez-vous? N'êtes-vous pas veuve?

CIDALISE.

Cela ne suffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTHON.

Je dirois que j'en ai soixante.

CIDALISE.

Le mariage ne seroit pas bon.

MARTHON.

Au bout de l'année, vous vous remarieriez encore.

CIDALISE.

Mon père me déshériteroit.

MARTHON.

La méchante masque que madame votre tante! Il en faut bien revenir là.

CIDALISE.

Je t'avoue que, si je pouvois me venger d'elle avant que de partir, je ne serois point si fâchée.

MARTHON.

Comment faudroit-il faire?

CIDALISE.

Mais, bien plutôt, si nous songions à l'adoucir?

MARTHON.

Eh! comment?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Éraste l'aimât.

MARTHON.

Ou qu'il le feignît, voulez-vous dire?

CIDALISE.

Qu'il le feignît ou qu'il l'aimât, tout me seroit égal.

MARTHON.

Vous ne l'aimez donc plus, lui?

CIDALISE.

Je ne sais.

MARTHON.

Aimeriez-vous déja ce petit comte?

CIDALISE.

Je ne sais, te dis-je. Laissons cela. Songeons au plus pressé.

MARTHON.

Eh bien! il faudroit, dites-vous, qu'Éraste feignît de l'amour pour votre tante; car, pour l'aimer, cela n'est pas permis. Après?

CIDALISE.

Tâcher adroitement de me mettre de la confidence.

MARTHON.

Ensuite?

CIDALISE.

Ensuite, elle auroit intérêt de me ménager, et nous n'irions point dans ce vilain château de mon père.

MARTHON.

Je vais trouver Éraste.

CIDALISE.

Mais comment feras-tu? Nous sommes horriblement mal ensemble

MARTHON.

Bon, bon, vous avez raison, avec deux mots de votre part, je le rendrai plus souple qu'un gant: et ce seroit une étrange chose, si nous ne nous servions pas de l'unique fois où vous avez eu raison avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTHON.

Je suis ici dans un moment.

SCÈNE IV.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame, votre tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos. Je vais tâcher de disposer les choses; dépêche-toi.

MARTHON.

Je vous amène Éraste tout à l'heure.

SCÈNE V.

CÉPHISE, CIDALISE.

CÉPHISE.

Enfin, ma nièce, il faut nous séparer. Vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre père : j'ai bien voulu me charger du soin de vous l'apprendre, de crainte que mon mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois, tous les jours de ma vie, madame, de nouvelles marques de vos bontés. Mais, madame, voudriez-vous bien joindre une grâce à toutes les obligations que je vous ai ?

CÉPHISE.

Si c'est quelque chose qui dépende de moi, ma nièce ?

CIDALISE.

La chose vous sera facile, madame.

CÉPHISE.

Ne me priez point, surtout, de parler à mon mari pour vous.

CIDALISE.

Non, madame.

CÉPHISE.

Cela seroit inutile.

CIDALISE.

J'en suis persuadée, madame.

CÉPHISE.

Il ne veut point souffrir que vous soyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui ni malgré vous, madame.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc que je fasse?

CIDALISE.

Permettre que je puisse parler à mon oncle avant que de le quitter.

CÉPHISE.

Non, ma nièce, je ne vous le conseille pas; il est dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais, au moins, ne puis-je savoir les crimes dont on m'accuse?

CÉPHISE.

Eh! mon dieu, ma nièce, rendez-vous un peu de justice. Pour moi, je vous crois la plus innocente personne du monde; mais, en vérité, les apparences sont terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il est aisé d'empoisonner les choses les plus innocentes. Mais, cependant....

CÉPHISE.

Mais, ma nièce, je vous prie de me dire quel bon tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un gentilhomme que votre père et mon mari souhaitent que vous épousiez. Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes visites d'Éraste, que votre oncle vous a défendu de voir, et à mille autres choses que j'aurois honte de répéter?

CIDALISE.

Pour le gentilhomme dont vous me parlez, je n'ai point d'autre raison à vous donner que le peu d'inclination que j'ai pour lui; mais pour Éraste, madame, mon oncle seroit bien plus en colère qu'il n'est contre lui, s'il savoit la véritable cause de ses visites.

CÉPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre que la passion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, madame?

CÉPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, madame.

CÉPHISE.

Je vous avouerai franchement que je ne conçois pas bien l'aversion de mon mari pour Éraste; car, en vérité, je le trouve assez sage.

CIDALISE.

Vous changeriez bientôt de sentiments, madame, si vous saviez comme moi jusqu'où va sa témérité.

CÉPHISE.

Il me semble pourtant que l'on en dit assez de bien.

CIDALISE.

Vous n'en penseriez pas, vous dis-je, si vous pénétriez ce qui se passe dans son cœur.

CÉPHISE.

Expliquez-vous, ma nièce.

CIDALISE.

Eh! de quel front, madame, pourrois-je vous dire?.... Ah! je frémis seulement d'y penser.

CÉPHISE.

Poursuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi! j'oserois vous faire entendre qu'il sent pour vous....

CÉPHISE.

Continuez, de grâce

CIDALISE.

Je ne puis.

CÉPHISE.

Il sent pour moi?.... Achevez.

CIDALISE.

La passion la plus violente : il se meurt pour vous; il ne venoit ici que pour vous y trouver.

CÉPHISE.

Je ne me suis point aperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le respect lui fait étouffer ses soupirs; il mourra, dit-il, mille fois, plutôt que de découvrir sa tendresse.

CÉPHISE.

Vous voyez qu'il est bien plus sage que vous ne me disiez.

CIDALISE.

Appelez-vous sagesse, madame, d'oser aimer une personne comme vous? Avant que de partir, je prétends en avertir mon oncle.

CÉPHISE.

Ah! ma nièce, gardez-vous-en bien. Je sais à présent ce que je dois faire.

SCÈNE VI.

CÉPHISE, CIDALISE, MARTHON.

MARTHON, *à Cidalise.*

ÉRASTE, madame; le fera-t-on entrer?

CIDALISE, *à Céphise.*

Voyez, madame; que voulez-vous qu'on dise?

CÉPHISE.

Mais, ma nièce, je crois qu'il seroit à propos....

CIDALISE.

De le renvoyer? je vous entends. Marthon, dites qu'il n'y a personne ici : allez.

CÉPHISE.

Attendez, Marthon. Ma nièce, il aura vu vos gens, votre carrosse; et d'ailleurs....

CIDALISE.

Vous avez raison, madame. (*A Marthon.*) Dites-lui que je suis malade; dépêchez.

CÉPHISE.

Arrêtez, Marthon (*A Cidalise.*) Il peut savoir que vous ne l'êtes point.

CIDALISE, *à Marthon.*

Dites-lui donc que je le prie de m'excuser. (*A Céphise.*) Je vous remercie, madame, cela sera bien mieux. (*A Marthon.*) Et que je suis ici pour des affaires. Ne m'entendez-vous pas? Marchez.

CÉPHISE.

Demeurez là, Marthon. Ma nièce, il faut aller plus doucement; il pourroit croire, parce que je suis ici....

CIDALISE.

Eh quoi! madame, après son insolence, voudriez-vous....

CÉPHISE.

La charité, ma nièce, m'oblige de le voir et de lui parler; et je ne veux pas qu'on puisse me reprocher de n'avoir pas employé mes efforts pour lui arracher du cœur cette pensée criminelle.

CIDALISE.

Vous poussez la charité bien loin, madame. Marthon, faites monter.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CÉPHISE.

CIDALISE.

On a besoin d'une vertu comme la vôtre, pour se forcer à tant de violence.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, MARTHON.

ÉRASTE, *à part, à Marthon.*

Que diable veux-tu que je lui dise?

MARTHON, *à part, à Éraste.*

Eh bien! ne dites mot; faites de grands soupirs, cela suffira.

CÉPHISE, *à Éraste.*

On vient de m'apprendre des choses étranges, monsieur. Là, là, remettez-vous; ce n'est point

par des paroles fâcheuses que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTHON, *à part*

Comme elle se radoucit!

CÉPHISE.

Ma nièce, vous pourriez à présent aller trouver votre oncle.

CIDALISE.

Mais, madame, si sa colère est au point où vous me l'avez dit....

MARTHON, *à part, à Cidalise.*

Faites ce que madame vous conseille : d'un moment à l'autre les choses changent.

CÉPHISE.

Que dites-vous, Marthon?

MARTHON.

Je dis, madame, que la colère des gens prompts ne dure pas.

CÉPHISE.

Elle a raison. (*A Cidalise.*) Essayez par des honnêtetés à le ramener.

CIDALISE.

Mais, vous-même, si vous vouliez lui parler?

CÉPHISE.

Parlez-lui la première; je ferai ensuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, madame, puisque vous me l'ordonnez.

ÉRASTE, *bas à Marthon.*

Je n'en puis plus.

MARTHON, *bas*

Courage!

SCÈNE IX.

ÉRASTE, CÉPHISE

ÉRASTE, *à part.*

J'ENRAGE.

CÉPHISE.

Eh bien! cette étourdie, je pense, en vérité, qu'elle nous laisse seuls ici.

ÉRASTE.

Il est vrai, madame; et je vais l'appeler, s'il vous plaît.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, monsieur. Mais vous savez qu'aujourd'hui on juge sur les apparences : et comme deux personnes seules peuvent faire tout ce qu'il leur plaît, on peut d'elles aussi dire tout ce qu'on veut.

ÉRASTE.

Les personnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hasarder, sans craindre qu'on en juge mal.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, monsieur; mais on ne sauroit assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Lorsque la médisance n'est appuyée sur aucun fondement, elle est aisée à détruire; et ceux qui pourroient s'imaginer que je fusse assez téméraire pour vous aimer, n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuse pour m'écouter. Mais, pour vous obéir, j'appellerai Marthon, si vous voulez.

CÉPHISE.

Non, non, monsieur, demeurez. Que parlez-vous d'aimer? Achevez, je vous prie.

ÉRASTE, *à part.*

Je suis au désespoir.

CÉPHISE.

Qu'avez-vous? Vous me semblez fâché.

ÉRASTE.

Et qu'aurois-je, madame?

CÉPHISE.

Je ne sais; mais vous me paroissez tout-à-fait embarrassé.

ÉRASTE.

Il est vrai, madame, je vous l'avoue, je le suis autant qu'on le peut être; et je ne me suis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CÉPHISE.

Ma nièce m'a dit que vous m'aimiez; est-il vrai?

ÉRASTE.

Ah! madame.

CÉPHISE.

Non, non, parlez-moi franchement.

ÉRASTE.

Ah! madame.

CÉPHISE.

Parlez-moi sincèrement, vous dis-je; les paroles ne me font pas de peur; mes scrupules ne vont point jusque-là. Est-il donc vrai ce qu'on m'a dit? Répondez-moi.

ÉRASTE.

Que vous a-t-on dit, madame?

CÉPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point.

ÉRASTE.

Eh bien! oui, madame. *(À part.)* Je suis mort.

CÉPHISE.

Le puis-je croire?

ÉRASTE.

Non, madame.

CÉPHISE.

Que dites-vous?

ÉRASTE.

Eh! madame, je ne sais ce que je dis, ni ce que je fais; je suis tellement troublé...

SCÈNE X.

CIDALISE, CÉPHISE, ÉRASTE, MARTHON.

CIDALISE, *à Céphise.*

J'ai profité de vos conseils, madame; j'ai parlé à mon oncle : un mot de votre bouche achèvera le reste.

CÉPHISE.

Quoi! ma nièce, il consent que vous continuiez de demeurer avec nous?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, madame.

CÉPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit absolument que vous allassiez demain trouver votre père?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, madame, mais ensuite...

CÉPHISE.

Eh bien! ensuite?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CÉPHISE.

Vous vous trompez, ma nièce.

CIDALISE.

Non, madame, je ne me trompe point; et je suis sûre que vous le trouverez entièrement disposé à ce que je souhaite, si vous avez la bonté de lui parler en ma faveur.

CÉPHISE.

Je le ferai tout à l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui descend, madame.

CÉPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Éraste ici.

CIDALISE.

Faites-le sortir par le petit escalier.

MARTHON, *à Éraste.*

Allons, monsieur.

ÉRASTE, *bas, à Marthon.*

Je n'ai jamais tant souffert.

SCÈNE XI.

CIDALISE, CÉPHISE, MARTHON.

CIDALISE, *à Céphise.*

Madame, j'entends mon oncle; il ne tiendra qu'à vous.....

CÉPHISE.

Laissez-moi seule avec lui; j'en viendrai mieux à bout.

CIDALISE.

Et pourquoi, madame, ne voulez-vous pas.....

CÉPHISE.

Avez-vous quelque défiance? Je ne m'en mêle plus.

CIDALISE.

Moi, madame? Je me retire.

MARTHON, *à Céphise.*

Madame, ne m'oubliez pas non plus; il n'est pas mal fâché contre moi.

CÉPHISE.

J'aurai soin de tout.

MARTHON, *à part.*

On appelle cela justement se mettre entre les mains des larrons.

SCÈNE XII.

CÉPHISE, DAMIS.

DAMIS.

Eh bien! madame, que ferons-nous?

CÉPHISE.

Ah! ne me parlez plus.

DAMIS.

Qu'est-ce donc?

CÉPHISE.

Vous devriez mourir de honte.

DAMIS.

Que voulez-vous dire?

CÉPHISE.

Eh! fi, monsieur.

DAMIS.

Je ne vous comprends point du tout.

CÉPHISE.

Je vous comprends bien, moi, je vous assure. Ah! que votre nièce a bien raison de se moquer de vous, comme elle fait! c'est vous qui la perdez.

Eh! que son père un jour, toute sa famille, elle-même, auront bien des grâces à vous rendre!

DAMIS.

Expliquez-vous.

CÉPHISE.

Vous devriez rougir de votre foiblesse.

DAMIS.

Qu'ai-je donc fait?

CÉPHISE.

Vous promettez à votre nièce de la souffrir chez vous; pour y vivre sans doute dans ses libertés accoutumées?

DAMIS.

Non; elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CÉPHISE.

Oh bien! monsieur, laissez-vous tromper comme elle vous a trompé toute sa vie; mais pour moi vous me permettrez de me retirer, s'il vous plaît. Je ne veux plus entendre les reproches que des gens d'honneur me font continuellement. Je vous laisserai ici avec votre nièce, et je ne serai point coupable de son dérèglement.

DAMIS.

Comment donc? Qu'est-ce à dire ceci? Qu'elle s'en aille. Est-ce que je vous ai jamais mise en compromis avec elle? Qu'elle s'en aille, vous dis-je. Mais elle m'avoit, ce me semble, fait entendre que vous étiez portée à lui pardonner.

CÉPHISE.

Eh! comment voulez-vous que je fasse? M'attirerai-je sans cesse la haine de tout le monde? Il est vrai, je lui ai promis que je ne serois point contre elle, parce que je croyois que vous seriez assez raisonnable pour persister dans vos résolutions.

DAMIS.

Mais je ne me suis rendu qu'à cela, et aux promesses qu'elle m'a faites de vivre plus régulièrement.

CÉPHISE.

Dans le temps qu'elle vous le promettoit....

DAMIS.

Eh bien?

CÉPHISE.

Non; je ne veux rien dire. Puisqu'on veut être trompé, qu'on le soit.

DAMIS.

Expliquez-moi ce mystère.

CÉPHISE.

Je suis bien folle de me tant tourmenter!

DAMIS.

Je veux savoir ce que vous voulez me dire.

CÉPHISE.

Pour aller en instruire votre nièce aussitôt?

DAMIS.

Non, je ne lui en parlerai point.

CÉPHISE.

Me le promettez-vous?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CÉPHISE.

Assurément?

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CÉPHISE.

Oh bien! sachez.... Vous le tiendrez secret, au moins?

DAMIS.

Ah! que de discours!

CÉPHISE.

Que je viens de la surprendre avec Éraste tout à l'heure.

DAMIS.

Comment? dans le temps qu'elle me promettoit de ne le plus voir!

CÉPHISE.

Ce n'est pas tout. Elle a eu l'effronterie de me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah! quel monstre!

CÉPHISE.

Jugez un peu si cela se pardonne.

DAMIS.

La misérable!

CÉPHISE.

Je suis à présent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne se peut concevoir.

CÉPHISE.

Si ma conscience ne m'avoit engagée à vous le découvrir....

DAMIS.

J'étouffe.

CÉPHISE.

Je serois morte plutôt que de le révéler.

DAMIS.

Elle partira.

CÉPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire. Point d'éclaircissement. Surtout, qu'elle parte demain, cela suffit.

DAMIS.

C'est assez : elle partira, elle partira.

CÉPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, DAMIS, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien! mon oncle, n'avez-vous pas trouvé ma tante tout-à-fait bien intentionnée?

DAMIS.

Oui, ma nièce, fort bien.

CIDALISE.

Hélas! mon oncle, que je vous suis obligée! vous verrez désormais....

DAMIS, *à part.*

Je crève.

CIDALISE.

Qu'avez-vous?

DAMIS.

Moi? rien : je suis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous reposer.

DAMIS.

Adieu.

SCÈNE XIV.

CIDALISE, MARTHON.

CIDALISE.

Ah! Marthon....

MARTHON.

Eh bien, madame?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTHON.

La vieille a donné dans le panneau?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTHON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Éraste.

CIDALISE.

Cela est vrai. Mais écoute-moi : si le petit comte vient pour me voir, fais-le monter ; m'entends-tu bien ?

MARTHON.

Oui, oui, cela est assez clair ; je vous entends. Mais Eraste, à qui....

CIDALISE.

Ne raisonne pas, et fais ce que l'on te dit.

MARTHON.

Madame, madame, tromper Éraste, monsieur Basset, monsieur Durcet, votre oncle, votre tante, votre cousine, et toute la ville ; voici bien de la besogne, au moins.

CIDALISE.

Ah ! que de discours !

SCÈNE XV.

ÉRASTE, CIDALISE, MARTHON.

ÉRASTE.

Sont-ils sortis ?

MARTHON.

Oui, oui, entrez ; nous parlions de vous.

ÉRASTE.

Eh bien ! madame, partirez-vous ?

CIDALISE.

Non, Éraste ; et je me souviendrai toute ma vie du plaisir que vous m'avez fait.

ÉRASTE.

Quelque indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil service, je n'ai rien consulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, madame, à votre tour, il faut faire aussi quelque chose pour moi : quelle sera la fin de cette aventure?

MARTHON.

La fin de toutes les comédies; un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ÉRASTE.

Vous ne répondez rien, madame?

CIDALISE.

Marthon ne vous en dit-elle pas assez?

ÉRASTE.

Ne me tromperez-vous point?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances.

ÉRASTE.

Que ne m'en guérissez-vous?

CIDALISE.

Que faut-il faire?

ÉRASTE.

Prenez au moins Pasquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y consens.

MARTHON.

Et ne faudra-t-il point aussi que je demeure avec vous? Par ma foi, vous donneriez des démangeaisons de vous tromper à qui n'en auroit nulle en-

vie. L'affaire du petit comte et de Lucile ne devroit-elle pas vous avoir rendu sage?

ERASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas....

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela.

SCÈNE XVI.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

CIDALISE.

Que veut Pasquin?

ÉRASTE.

Je ne sais. Que ne demeures-tu là-dedans?

CIDALISE.

Laissez-le là.

ÉRASTE.

Enfin, madame, vous me promettez....

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem?

CIDALISE.

Il veut vous parler, assurément.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu quelque chose à me dire?

PASQUIN.

Moi? Non, monsieur. (*Il appelle.*) Hem? (*Bas.*) Le brutal!

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Si j'étois assez malheureux pour être séparé de vous....

PASQUIN *appelle de loin Eraste.*

Hem, hem?

MARTHON, *à Pasquin.*

Crache, vilain, et ne tousse point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux sèche, Marthon. (*Il appelle.*) Hem, hem? (*Bas.*) Le cheval!

CIDALISE, *à Eraste.*

Je vous réponds qu'il a quelque chose à vous dire.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Viens ici.

PASQUIN *s'approche à côté de son maître, lui parle entre les dents, tourne derrière lui dos à dos, et se trouve devant Cidalise.*

Monsieur, un homme, une femme, une lettre. On veut vous parler.... Madame, je vous donne le bonjour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Pasquin?

ÉRASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *tourne de même, et se trouve devant Marthon.*

Un homme, une lettre, une femme, vous dis-je. On vous veut parler.... Bonjour, Marthon.

ÉRASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme....

ÉRASTE.

Une femme.... Parleras-tu? Je te donnerai mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien! puisque vous voulez qu'on le dise tout haut, il y a un homme au logis qui veut vous rendre une lettre.

ÉRASTE.

Pourquoi tout ce mystère? Et de quelle part?

PASQUIN.

Oh! de quelle part? il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, monsieur; voyez ce qu'on vous veut.

ÉRASTE.

Hélas! madame, que pourroit-ce être, qui pût me tenir lieu du plaisir que je perds?

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ÉRASTE.

J'y vais, madame. Mais, auparavant, je vous prie de me rendre votre portrait : je ne puis vivre sans vous, ou sans quelque chose qui vous ressemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je pense. Ne l'avez-vous pas, mon portrait? Mais je vois bien que vous voulez me rendre le vôtre, que je vous ai renvoyé ce matin.

ÉRASTE.

Je n'ai point reçu le mien, madame; et je vous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, monsieur; et je n'ai point reçu le mien.

ÉRASTE.

Vous l'avez, madame, assurément. Pasquin?

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, monsieur, assurément. Marthon?

MARTHON, *bas, à Eraste.*

Monsieur.

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Madame.

ÉRASTE, *bas, à Marthon.*

Que voulez-vous?

CIDALISE, *bas, à Pasquin.*

Qu'y a-t-il?

MARTHON, *bas, à Éraste.*

J'ai oublié de rendre à madame ce que Pasquin m'avoit remis.

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Je n'ai pas songé à donner à mon maître les bijoux que j'ai reçus de votre part.

MARTHON, *bas, à Éraste.*

Vous me ferez gronder, monsieur, si vous en parlez davantage.

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Vous me ferez donner mille coups de bâton, madame, si vous en dites encore une parole.

ÉRASTE.

Que vous dit là Pasquin, madame?

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Courage, madame.

CIDALISE, *à Éraste.*

Ce n'est rien. Mais que je sache un peu de quoi vous entretenoit Marthon.

MARTHON, *bas, à Éraste.*

Ne dites mot, je vous prie.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

D'une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Pasquin peut avoir avec vous à démêler.

CIDALISE.

Ce n'est rien, vous dis-je. Mais je comprends bien moins quel secret il peut y avoir entre Marthon et vous.

ÉRASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le savoir, ou je romps avec vous.

ÉRASTE.

Vous me direz ce que Pasquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN, *à part.*

Tout ceci ne sent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monsieur....

ÉRASTE.

Madame....

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce mystère?

ÉRASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marthon.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ÉRASTE.

Et que vous me direz ce que vous a dit Pasquin.

CIDALISE.

J'y consens, aux mêmes conditions.

ÉRASTE.

Je le veux bien. (*Bas, à Marthon.*) Ma pauvre Marthon!

CIDALISE, *bas, à Pasquin.*

Mon pauvre Pasquin!

PASQUIN.

Il est traître, madame : ne vous y fiez pas.

CIDALISE, *à Éraste.*

Eh bien?

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Elle n'a pas songé à vous rendre ce que Pasquin lui avoit mis entre les mains.

CIDALISE, *à Marthon.*

Vous êtes bien insolente!

ÉRASTE.

Ah! madame....

CIDALISE, *à Éraste.*

Non; voilà qui est fait.

ÉRASTE.

Et Pasquin?

CIDALISE.

Il a oublié de vous donner les choses qui lui avoient été rendues de ma part.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Comment, coquin!

CIDALISE.

Eraste!...

ÉRASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marthon, rendez-moi le portrait seulement, ceci vous sera plus utile.

(Il donne sa bourse.)

CIDALISE.

Pasquin, cela vous fera plus de plaisir que ce portrait que je vous redemande.

(Elle donne sa bourse.)

MARTHON.

Tenez, monsieur.

PASQUIN.

Tenez, madame.

CIDALISE, *à Eraste.*

Allez au plus vite chez vous. Pasquin, prends chez Franc-cœur ce que j'y ai laissé ce matin.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Suis-moi.

PASQUIN, *à Eraste.*

Sans rancune.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Remercie madame.

MARTHON.

Madame!

CIDALISE, *à Marthon.*

Je n'y songe plus.

PASQUIN, *à part, à Marthon.*

Nous en sommes quittes à bon marché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DURCET, UN LAQUAIS.

M. DURCET, *au laquais.*

Mon enfant, puis-je voir madame?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur : elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

(Il sort.)

SCÈNE II.

M. DURCET, *seul.*

Quel plaisir n'aurai-je point de lui annoncer le premier une si bonne nouvelle!

SCÈNE III.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET, *à part.*

QUE j'ai d'impatience de revoir Cidalise!

M. DURCET, *à part.*

Non, je ne voudrois.... (*Apercevant M. Basset.*) Mais que vois-je?

M. BASSET, *à part.*

Je mourrois, si j'étois un jour.... (*Apercevant M. Durcet.*) N'est-ce pas là?....

M. DURCET, *à part.*

Ah! juste ciel!

M. BASSET, *à part.*

Ah, ventrebleu!

M. DURCET, *à part.*

Je suis perdu!

M. BASSET, *à part.*

C'est fait de moi!

M. DURCET, *à part.*

L'aborderai-je?

M. BASSET, *à part.*

Irai-je lui parler?

M. DURCET, *à part.*

Oui.

M. BASSET, *à part.*

Allons.

M. DURCET, *à part.*

Que je suis embarrassé!

M. BASSET, *à part.*

Je ne sais par où commencer.

M. DURCET, *à part.*

Il faut le prévenir.

M. BASSET, *à part.*

Offrons lui de l'argent.

M. DURCET, *haut.*

Monsieur....

M. BASSET, *haut.*

Monsieur....

M. DURCET.

Si mes prières....

M. BASSET.

Si deux cents pistoles....

M. DURCET.

Pouvoient vous obliger...

M. BASSET.

Pouvoient vous empêcher.

SCÈNE IV.

MARTHON, M. BASSET, M. DURCET.

MARTHON, *bas.*

Ah! vraiment, voici bien autre chose! *(Haut.)* Que faites-vous donc ici, messieurs?

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

Il m'a vu.

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Oui, de par le diantre, il vous a vu.

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

J'en suis bien fâché.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! mort de ma vie, vous êtes bien indiscret.

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

Je ne croyois pas que monsieur Durcet fût ici.

M. DURCET, *bas à Marthon.*

Que vous dit-il?

MARTHON, *bas. à M. Durcet.*

Il dit qu'il avertira l'oncle de Cidalise que vous venez la voir.

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

Voilà un méchant homme!

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

De quoi vous parle-t-il?

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma maitresse.

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

Voilà un pauvre esprit!

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Je tâche de l'adoucir. *(Bas à M. Basset.)* Je tâche de le rendre traitable. *Bas à M. Durcet.)* Allez-vous-en sans lui parler. *(Bas à M. Basset.)* Sortez d'ici sans lui rien dire.

M. DURCET, *haut.*

Ah dieu! monsieur Basset, quel personnage vous faites ici!

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Que faites-vous?

M. BASSET, *haut.*

Je serois bien fâché, monsieur Durcet, d'en faire un aussi méchant que vous.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! monsieur.

M. DURCET.

Savez-vous, monsieur Basset, sur quel pied vous êtes ici?

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Encore!

M. BASSET.

Et vous, monsieur Durcet, puisqu'il faut tout vous dire, croyez-vous qu'on ne voie pas clair? Sans la robe que vous portez....

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! taisez-vous.

M. DURCET.

Vraiment! mon petit ami, c'est bien à vous à faire comparaison avec un homme comme moi!

MARTHON, *bas à M. Durcet.*

Ah! monsieur....

M. BASSET.

Je serai, quand je voudrai, ce que vous êtes, et vous ne serez jamais ce que je suis.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Taisez-vous donc.

M. DURCET.

Vous seriez un illustre suppôt de Thémis.

MARTHON.

Oh! querellez-vous bien fort; je vais vous ecouter.

M. BASSET.

Thémis, Thémis! il ne faut point parler latin pour me dire des injures : parlez, parlez françois seulement, et vous verrez que je vous répondrai fort juste.

M. DURCET.

Le peu de soin que l'on a pris de votre éducation nous marque bien le lieu d'où vous sortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guère obligé aux soins que l'on a pris pour vous; car je vous jure qu'il n'y paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien servi, monsieur Durcet; un perroquet en auroit fait autant, si on l'avoit interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en savez beaucoup pour un financier! vous avez envie d'être de la robe?

M. BASSET.

Assez d'habiles gens la portent sans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriser ce que vous ne sauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y regardoit de si près, croyez-moi, vous ne seriez pas officier.

M. DURCET.

Adieu, monsieur Basset. Vous aurez quelque jour besoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, monsieur Durcet. Quand j'en aurai besoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous usurpez me rendront justice; et je sais comme il faut gagner tous ceux qui vous ressemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, monsieur Basset.

M. BASSET.

Adieu, adieu, monsieur Durcet.

SCÈNE V.

MARTHON, *seule.*

Par ma foi, j'ai la tête remplie de Bassets et de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCÈNE VI.

MARTHON, CIDALISE.

MARTHON.

Ah! vous avez bien opéré, vraiment! monsieur Basset et monsieur Durcet se sont dit mille injures, chacun se prenoit pour l'espion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclaircissent tout : ils sont sortis ensemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTHON.

Cela n'étoit-il pas bien divertissant?

CIDALISE.

J'en ai pensé mourir de rire.

MARTHON.

Et si Eraste étoit venu là-dessus?

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTHON.

Je ne sais; c'est un mauvais plaisant sur certaines choses.

CIDALISE.

Oh! tais-toi : j'ai d'autres choses dans la tête. Le comte ne vient point.

MARTHON.

Eh! que diantre en voulez-vous faire? Il n'est pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je suis piquée, je te l'avoue.

MARTHON.

Et de quoi?

CIDALISE.

De son indifférence.

MARTHON.

L'aimez-vous?

CIDALISE.

Moi? non; mais je ne serois point fâchée qu'il m'aimât à présent.

MARTHON.

Et pourquoi ?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTHON.

Vous raffinez sur les plus habiles coquettes.

SCÈNE VII.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS

Madame, votre avocat m'envoie ici vous dire que votre procès est gagné.

CIDALISE.

Mon procès est gagné? Tiens. *(Elle lui donne de l'argent.)* Et dis-lui que j'aurai soin de le remercier.

SCÈNE VIII.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON.

Eh bien! madame, nous n'avons plus besoin du conseiller?

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux personnages.

MARTHON.

Pour le conseiller, j'y consens; mais, madame, messieurs Bassets ne sont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laisse de bon cœur à ceux qui en auront besoin; et je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTHON.

Il faut du moins les chasser de bonne grâce.

CIDALISE.

Il faut, premièrement, rendre à monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTHON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les-moi à reporter.

CIDALISE.

Non, Marthon : je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTHON.

C'est Éraste, madame.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien! Éraste, avez-vous su ce qu'on vous vouloit?

ÉRASTE.

Non, madame, je n'ai rien appris. Cet homme, trop impatient, s'est lassé de m'attendre; il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

Mais, quoi! vous n'avez pu démêler?....

ÉRASTE.

Eh! madame, de quoi nous embarrassons-nous? Ne perdons plus, de grâce, des moments si précieux; et que notre amour ne soit pas toujours la dernière chose dont vous me parliez.

CIDALISE.

Oh! Éraste, que vous me fatiguez! vous me dites toujours la même chose; cela ennuie à la fin, voyez-vous! Que ne m'entretenez-vous de quelque aventure qui me réjouisse?

ÉRASTE.

Hélas! madame, je suis si occupé de la mienne...

CIDALISE.

Encore une fois, brisons là. J'aimerois autant lire Clélie que de vous entendre.

SCÈNE X.

LUCILE, CIDALISE, MARTHON, ÉRASTE.

LUCILE.

Ah! ma cousine, vous ne savez pas; je passerai tout le soir avec vous; ma mère ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez aussi avec moi, si vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma tante; mais n'importe, c'est à faire à être un peu grondée. (*A Éraste.*) Ah! vous voilà, monsieur : vraiment vous avez

querellé tantôt monsieur le comte bien mal à propos.

ÉRASTE.

Mademoiselle, je suis prêt à lui faire toutes les satisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Ecoutez; sans moi, je vous réponds qu'il n'auroit pas souffert ce que vous lui avez dit : monsieur le comte a du courage, au moins.

ÉRASTE.

Puisque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma cousine, il est là.

CIDALISE.

Faites-le entrer, Marthon.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE XI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE.

LUCILE.

Monsieur, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ÉRASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCÈNE XII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

LUCILE.

Vous arrivez toujours le dernier, monsieur le comte; hem, patience.

ÉRASTE, *au comte.*

Je crois, monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt....

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excusable, monsieur, d'avoir pu croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh! demeurons-en là, s'il vous plaît. Ces messieurs, si l'on vouloit les laisser faire, passeroient bien plus de temps à se louer qu'ils n'en ont mis à se quereller. Pasquin n'est point revenu?

ÉRASTE.

Où l'avez-vous envoyé?

CIDALISE.

Il est allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes?

CIDALISE.

Oui, ma cousine.

LUCILE.

Vraiment, j'en suis bien aise; car je les aime bien.

LE COMTE, *à Cidalise.*

Lucile m'a dit, madame, que vous feriez parler à madame sa mère de la chose du monde que je souhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre temps.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, PASQUIN.

CIDALISE.

Eh! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui, vraiment, me voilà; et j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Comment?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui?

PASQUIN.

Avec messieurs du guet. Ces messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois....

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, et je me serois bien moqué d'eux.

SCÈNE XIV.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Bonsoir, Pasquin.

PASQUIN.

Bonsoir, Marthon. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils disoient; mais je crois, par ma foi, qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La peste! qu'ils ont le nez fin! Ils m'ont suivi plus de trois rues : ces truffes que je portois les guidoient merveilleusement. Enfin, je suis arrivé à la petite porte; j'ai voulu l'ouvrir avec la clef qu'Éraste m'a laissée; au diablezot, j'ai trouvé, je pense, plus de quarante mille trous de serrure sans trouver le véritable. Ces messieurs se sont arrêtés; ma crainte a redoublé, et leurs soupçons aussi. (*Avec trois sons de voix différents.*) Il veut crocheter cette porte, disoit l'un : c'est un voleur, disoit l'autre... Il faut le mener au Châtelet.... Enfin, j'ai vu l'heure que nous allions capituler; et je me trouvois déja fort heureux de me retirer sain et sauf, sans armes ni bagages, c'est-à-dire, sans truffes, ratafia, ni vin de Champagne.

ÉRASTE.

Tu as donc ouvert la porte, à la fin?

PASQUIN.

Ah! ma foi, il étoit temps. Oh! çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marthon, aidez-lui. Suis-la, Pasquin.

SCENE XV.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Allons, divertissons-nous bien ce soir. Je vous prie, Éraste: serez-vous de bonne humeur aujourd'hui? ne vous passera-t-il rien par la tête?

ÉRASTE.

Non, madame, de ma vie. Si vous continuez de répondre à ma tendresse, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoissant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, surtout?

ÉRASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir. Mais, vous, de votre côté, essayez, autant que vous pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE, *à Lucile.*

Et vous, mademoiselle, que me promettez-vous?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCÈNE XVI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON *parle à l'oreille de Cidalise.*

MADAME....

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Que vous dit-elle?

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne? (*A Marthon.*) Dites que je suis empêchée.

MARTHON.

Mais, madame....

ÉRASTE.

Oh! pour cela, madame, je ne puis y tenir. Je ne sais pas ce que je n'aimerois point mieux que de voir parler à l'oreille. Ne me faites point souffrir davantage, je vous prie.

LUCILE, *à Cidalise.*

Eh! ma cousine....

LE COMTE, *à Cidalise.*

Eh! madame....

CIDALISE.

Non, il ne le saura pas. (*A Marthon.*) Je vais leur parler. (*Marthon sort.*)

SCÈNE XVII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

JE veux pénétrer ce mystère.

CIDALISE, *à Eraste.*

Monsieur....

ÉRASTE.

Madame....

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ÉRASTE.

Dites-moi donc ce que c'est.

CIDALISE.

Je vous le dirai; mais je romps avec vous...

ÉRASTE.

Voilà qui est fait, je ne vous le demande plus; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A présent que vous êtes raisonnable, je veux bien vous le dire; mais, quand vous l'aurez su, ne cessez pas de l'être.

ÉRASTE.

Non, je vous le proteste.

CIDALISE.

Ce sont deux hommes que vous ne connoissez point, qui viennent d'éclaircir que depuis long-temps je me moquois d'eux. Ils vouloient m'épouser l'un et l'autre. Ne vous alarmez point, j'avois

intérêt de les ménager; l'un étoit mon rapporteur, l'autre me prêtoit de l'argent : mon procès est gagné, je n'ai plus besoin d'eux; dictez-moi la réponse, je la leur ferai, ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne foi dans le procédé de madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le satisfait point encore. (*A Éraste.*) A quoi rêvez-vous ?

ÉRASTE.

A rien, madame.

SCÈNE XVIII.

CIDALISE, ÉRASTE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET.

CIDALISE.

Qu'entends-je là ?

PASQUIN, *à M. Durcet.*

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne; vous n'entrerez pas.

M. BASSET, *à Pasquin.*

Ote-toi de là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant père. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, M. DURCET, M. BASSET.

M. DURCET, *à Cidalise.*

Les soins que j'ai pris pour vous, madame, méritoient une autre récompense.

M. BASSET, *à Cidalise.*

Je suis honteux d'avoir été si long-temps votre dupe.

M. DURCET.

Je suis ravi d'être désabusé.

M. BASSET.

Monsieur Durcet me fuyoit, et je fuyois monsieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, messieurs ?

M. DURCET.

Nous ne sommes pas ici en lieu, madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi, je voudrois que tout Paris fût ici, pour lui donner plus de confusion.

ÉRASTE, *à monsieur Basset.*

Tout beau, tout beau, monsieur. Je ne sais qui vous êtes; mais apprenez à parler plus civilement à des dames.

M. BASSET.

Ah! vraiment, il y a long-temps que l'on ne m'apprend rien. C'est moi qui montre aux autres.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Qui est cet homme-là, madame?

CIDALISE, *à Éraste.*

Laissez-le en repos, je vous prie.

M. BASSET.

Je m'appelle monsieur Basset, entendez-vous?

ÉRASTE.

Eh bien! mons Basset, n'étoit la considération que j'ai pour ces dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler.

ÉRASTE.

Mon petit drôle....

CIDALISE, *à Éraste.*

Eh! taisez-vous. (*A monsieur Basset.*) Mon pauvre monsieur Basset, il ne faut point vous abuser davantage; je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fait plaisir, et je l'ai reconnu, en vous pardonnant l'audace que vous avez eue de vouloir m'épouser. Pour les mille pistoles que je vous dois, je vous les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ferez fort bien, madame, vous ferez fort bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, M. DURCET.

CIDALISE, *à monsieur Durcet.*

Pour vous, monsieur, dans la nécessité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes grâces de mon rapporteur : vous m'avez persuadée que j'y avois réussi par les soins que vous avez eus de mon procès, je vous en remercie; et croyez que j'aurois reçu autrement l'honneur que vous me faisiez de vouloir m'épouser, si je n'avois été engagée depuis long-temps avec monsieur.

M. DURCET.

Messieurs, mesdames, toute la compagnie, je vous donne le bonsoir.

SCÈNE XXI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

Ce monsieur Basset-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, monsieur, vous devriez être content; vous lui en avez assez dit, et trop même.

ÉRASTE.

Oui; mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne deviendrez-vous jamais sage?

ÉRASTE.

Eh! madame.... Je m'en vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

LUCILE.

Où va-t-il donc?

CIDALISE.

Que sait-il? C'est un fou; je ne prends pas garde à ce qu'il fait.

SCÈNE XXIII.

CIDALISE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER, LE COMTE.

CIDALISE.

Eh! ma cousine, voilà votre petit frère. (*Au petit chevalier.*) Eh! bonsoir, le petit bonhomme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bonsoir. Ah! ah! ma sœur, vous dites que vous allez chez ma tante, et je vous trouve ici?

LUCILE.

Et vous, monsieur, qui vous a permis d'y venir à l'heure qu'il est?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est ma mère, qui est revenue, et qui m'envoie vous chercher. Eh! là, là, vous ne serez pas mal

grondée. (*Apercevant le comte.*) Et voilà aussi mon gourmand, qui mangeoit toutes les confitures sans m'en donner.

LUCILE.

Ah! ma cousine, il dira tout à ma mère.

CIDALISE.

Laissez-moi faire. Oh! çà, mon cher petit cousin, voudrois-tu nous faire un plaisir?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est selon. Vous ne me tromperez pas. Premièrement, ma mère m'a envoyé ici pour voir ce que ma sœur y faisoit, et je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un franc petit sot

LE PETIT CHEVALIER.

Sot tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi! mon cousin, si, par exemple, on vous donnoit des confitures tout plein vos poches, et un louis d'or pour aller jouer à la paume, pour dire seulement que vous avez trouvé votre sœur couchée et endormie chez ma tante, vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il est bien aisé déja de prendre un louis et des confitures; mais pour mentir à ma mère, cela n'est pas si aisé que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarrassons-nous des choses aisées. Tiens, voilà le louis; et je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous! il faut me recommencer les choses plus d'une fois à moi; d'abord j'ai de la peine à les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon frère, il ne faut que dire à ma mère que je suis chez ma tante, et que je suis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites; ma cousine se fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais, point, mon cousin; elle vous dit la chose comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Eh bien! en voilà; nous entendez-vous mieux?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh! je vous entends à présent. Que faut-il faire? Dire à ma mère que ma sœur est chez ma tante?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle est couchée?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté?

LUCILE.

Oh! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent et les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous. Ma mère n'est point revenue : mais je me suis bien douté que ma sœur étoit ici avec monsieur le comte.

CIDALISE.

Peste soit du petit fripon! Voyons ce que fait Éraste; et que l'on mette le couvert.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CIDALISE, MARTHON.

CIDALISE.

Ah! juste ciel! Qui a jamais ouï parler d'une semblable perfidie?

MARTHON.

Madame....

CIDALISE.

J'étois près d'entrer dans la chambre de mon oncle, pour lui donner le bon soir....

MARTHON.

Eh bien?

CIDALISE.

Ma tante étoit auprès de lui, j'ai eu la curiosité d'écouter ce qu'ils disoient.

MARTHON.

Que disoient-ils?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs mesures pour me faire partir demain. Je suis au désespoir.

MARTHON.

Allons, allons, madame, ne vous affligez point. Contre fortune, bon cœur. Quand on a de l'esprit, on se divertit partout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain château?

MARTHON.

Nous médirons de madame votre tante; il y aura là de quoi nous occuper six mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTHON.

Nous trouverons mille amusements.

CIDALISE.

Eh! quoi encore?

MARTHON.

Mais que sais-je, moi? Casser les vîtres, les miroirs; rompre, briser les meubles; mettre le feu à la maison; il y a cent petites choses récréatives comme cela.

SCÈNE II.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER.

CIDALISE.

Ah! Éraste, je vais vous dire adieu.

ÉRASTE.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Oui, je vous dis adieu; et c'est vous qui en êtes la cause.

ÉRASTE.

Moi?

CIDALISE.

Oui, vous. Les honnêtetés que vous fîtes à ma tante, les premiers jours que vous vîntes ici, et qu'elle prit pour les commencements d'une grande passion, l'ont déterminée à ce que vous voyez aujourd'hui.

ÉRASTE.

A quoi donc, madame?

CIDALISE.

A m'éloigner, pour ne plus trouver d'obstacles à sa tendresse.

ÉRASTE.

Ah! si elle se flatte par là de me rendre sensible....

CIDALISE.

N'en parlons plus, me voilà résolue à tout.

ÉRASTE.

A quoi donc, madame?

CIDALISE.

A partir demain.

ÉRASTE.

Quoi! madame, je ne vous verrai plus?

CIDALISE.

Je suis la plus à plaindre, Éraste. On trouve ici de quoi dissiper ses chagrins; mille plaisirs, qu'on ne peut éviter, consolent de n'être pas auprès de ce qu'on aime, et bien souvent une conquête nouvelle ne vous en laisse pas le moindre souvenir :

mais moi qui vais passer une année entière à la campagne, que la plus belle saison ne pourroit me rendre agréable, qui, pour objets les plus plaisants.... Ah! je vous prie, laissez-moi m'étourdir là-dessus; les réflexions me tuent. J'ai encore une nuit à demeurer ici, je veux en employer tous les moments à désespérer mon oncle et ma tante.

MARTHON.

Bon cela.

ÉRASTE.

Eh! madame, ne ferions-nous pas mieux de prendre des mesures?....

CIDALISE.

Je veux passer toute la nuit à danser.

MARTHON.

Fort bien.

CIDALISE.

Commençons par faire médianoche. Quelle heure est-il?

MARTHON.

Il n'est que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, madame, je ferai sonner minuit à la pendule.

ÉRASTE.

Eh! de grâce, madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violons ce soir.

MARTHON.

Ne voulez-vous pas aussi des tambours et des trompettes, pour réveiller toute la maison?

CIDALISE.

Je ne raille point; je veux donner le bal.

ÉRASTE.

Eh! madame, vous les animerez d'une manière....

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

ÉRASTE.

Mais, croyez-moi....

CIDALISE.

Ah! je vous prie, laissez-moi en repos.

ÉRASTE.

En vérité, madame, vous avez bien peu de considération pour moi. Quoi! dans le temps qu'il faut nous séparer, tout ce que vous pensez n'a pas le moindre rapport à ma tendresse?

CIDALISE.

Ah! Éraste, que vous me fatiguez! Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

CIDALISE.

Marthon, songez à notre soupé.

MARTHON.

C'est assez.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

CIDALISE, *à Éraste.*

Oui. (*à Marthon.*) Faites mettre des bougies partout.

MARTHON.

Il y en aura.

ÉRASTE.

Eh! madame, de grâce, écoutez-moi....

CIDALISE.

Je vous écoute.... je vous écoute, vous dis-je. Mais, à propos, que vouloit cet homme de tantôt? L'avez-vous vu?

ÉRASTE.

Oui, madame.

CIDALISE.

Que vouloit-il?

ÉRASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui?

ÉRASTE.

De quelqu'un qui vouloit se divertir apparemment.

CIDALISE.

Est-ce l'écriture d'une femme?

ÉRASTE.

Je ne sais.

CIDALISE.

Montrez-la moi.

ÉRASTE.

Je vais vous la donner.

(Il cherche la lettre dans ses poches.)

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ÉRASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE.

L'avez-vous?

ÉRASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir.

ÉRASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah! je respire.

ÉRASTE.

Non, ce n'est pas elle.

CIDALISE.

Est-elle perdue?

ÉRASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire.

(Elle lit.)

« Je ne veux point vous laisser acheter par des « soins une tendresse que rien ne sauroit payer, « que la vôtre. Si vous m'aimez, comme on me l'a « voulu faire croire, je suis contente; mais cessez

« d'en faire confidence à d'autres qu'à moi : cachez « même, si vous pouvez, à celui qui vous rendra « ma lettre, le plaisir qu'elle doit vous donner; « et trouvez les moyens de me faire tenir une ré- « ponse où je trouve dans chaque ligne que vous « m'aimerez éternellement. »

Marthon, c'est une lettre de ma tante.

MARTHON.

Ah! madame.

ÉRASTE.

Que voulez-vous dire?

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous le saurez. Je ne sortirai point de Paris, Eraste.

(Elle veut mettre la lettre dans sa poche et la laisse tomber à terre.)

ÉRASTE.

Vous n'en sortirez point?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous? N'irons-nous pas au bal?

ÉRASTE.

Vous savez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monsieur le comte, le voulez-vous bien? Nous souperons après, ma cousine.

LE COMTE, *à Lucile.*

Vous n'avez qu'à commander, mademoiselle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carrosse?

ÉRASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y est aussi.

CIDALISE.

Voilà qui est bien. Comment nous déguiserons-nous? Pour moi, je ne veux qu'un masque.

LUCILE.

Et moi, ma cousine?

MARTHON.

Prenez-en un aussi.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît.

SCÈNE III.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

(*Céphise frappe à la porte.*)

CIDALISE.

Ne heurte-t-on pas?

LE COMTE.

On heurte assurément, madame.

LUCILE.

Ah! ma cousine, c'est peut-être ma tante.

CIDALISE.

Eh bien! Quand ce seroit elle, faut-il tant s'étonner? Laissez-moi parler. Passez dans ma chambre, Éraste.

LE COMTE.

Et moi, madame?

CIDALISE.

Et vous aussi.

SCÈNE IV.

CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE *va à la porte.*

Qui est là?

CÉPHISE, *de dehors.*

Ouvrez.

CIDALISE.

Qui est là?

CÉPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE, *ayant ouvert la porte.*

Ah! ah! c'est ma tante.

CÉPHISE, *entrant.*

Oui, ma nièce, c'est moi.

CIDALISE.

Eh! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il est?

CÉPHISE.

Monsieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on se préparoit ici à passer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CÉPHISE.

Vous trouvez là de bons remèdes.

MARTHON.

Le médecin lui a ordonné de faire médianoche.

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CÉPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais si je la tenois à coucher avec moi.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Vous usez bien des permissions qu'on vous donne! Laissez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raison.

CIDALISE, *à Céphise.*

Oh! madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. *(A Lucile.)* Ma cousine, ne vous chagrinez point; elle est bonne personne, je la connois; un quart d'heure d'entretien tête-à-tête nous la rendra favorable.

CÉPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaisantera le plus long-temps.

CIDALISE.

En vérité, madame, si vous êtes si farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne serez pas si cruelle.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc dire? expliquez-vous.

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre. (*Elle appelle.*) Éraste?

SCÈNE V.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE, *à Éraste.*

Priez madame de ne nous point être si contraire.

CÉPHISE, *à part.*

Je suis trahie.

SCÈNE VI.

CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN, MARTHON.

LE PETIT CHEVALIER.

Eh! bon soir, ma tante; voulez-vous venir au bal?

CIDALISE.

Oui dà, elle y viendra : pourquoi non?

CÉPHISE.

Vous voulez bien que je me retire.

CIDALISE.

Nous avons le plus joli souper du monde; vous en serez, s'il vous plaît.

(Éraste, par un regard de tendresse affectée, invite Céphise à rester.)

CÉPHISE, *amoureusement.*

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit que c'étoit la meilleure personne du monde? Elle entend les choses à demi-mot.

SCÈNE VII.

DAMIS, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTHON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

(Damis frappe à la porte.)

LUCILE.

On frappe à la porte.

MARTHON, *à Cidalise.*

Madame, c'est votre oncle.

CIDALISE, *à Céphise.*

Madame, voyez, c'est à présent votre affaire : empêchez-le d'entrer, si vous pouvez.

CÉPHISE.

Ne remuez point, tous; ne faites point de bruit; cachez les flambeaux.

(Pasquin met les bougies sous la table.)

CÉPHISE *va à la porte.*

Qui est là?

DAMIS, *de dehors.*

Est-ce vous, ma femme?

CÉPHISE.

Est-ce vous, monsieur?

DAMIS, *de dehors.*

C'est moi-même, ouvrez.

CÉPHISE.

Avez-vous là de la lumière?

DAMIS, *de dehors.*

Oui.

CÉPHISE.

Eteignez-la.

DAMIS, *de dehors.*

Eh! pourquoi?

CÉPHISE.

Eteignez-la, vous dis-je.

DAMIS, *de dehors,*

Elle est éteinte.

CÉPHISE, *ayant ouvert la porte, le fait entrer.*

Donnez-moi la main. Que venez-vous faire ici?

DAMIS.

Qu'y venez-vous faire vous-même?

CÉPHISE.

Monsieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on se préparoit à faire médianoche ici, et qu'Éraste, et d'autres encore, devoient s'y trouver.

DAMIS.

Monsieur Basset m'a fait dire la même chose.

CÉPHISE.

Cela n'est pas vrai cependant : il y a près d'une demi-heure que je suis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Et comment y êtes-vous entrée?

CÉPHISE.

N'ai-je pas une clef de cet appartement? Allez, retirez-vous. Prenez garde de tomber sur la montée. Je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne soient dans la chambre où elle couche.... Laissez-moi faire; s'il me paroît la moindre chose, j'irai vous avertir.

DAMIS, *s'en allant.*

Bonsoir, madame.

CÉPHISE.

Bonsoir, monsieur.

(Pasquin veut reprendre les bougies.)

CÉPHISE, *à Pasquin.*

Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous?

CÉPHISE, *à Damis.*

Je dis que vous n'alliez pas si vite, de peur de vous blesser.

(Après que Damis est sorti, et que Céphise a fermé la porte, Pasquin met les bougies sur la table.)

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTHON, PASQUIN.

ÉRASTE.

Le voilà parti.

CÉPHISE.

Vous voyez, ma nièce, que je ne suis pas si mauvaise qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma tante? Vous êtes la meilleure personne du monde quand vous voulez. Oh! çà, voyons donc; n'irons-nous pas au bal?

CÉPHISE.

Je vous prie de m'en dispenser.

CIDALISE.

Oh! ma tante, vous y viendrez.

LE PETIT CHEVALIER.

Ma tante danse à merveille.

CÉPHISE.

Ce n'est point parce que je danse mal que je n'y veux point aller.

MARTHON, *à part.*

La vieille folle!

LUCILE.

Marthon ne vient-elle pas?

MARTHON.

Pourquoi non?

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici pour nous ouvrir la porte.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Parle donc, hé?

PASQUIN.

Monsieur?

ÉRASTE.

Ne t'endors pas, au moins, quand il faudra nous ouvrir.

MARTHON.

Je ne m'y fie pas : je vais prendre la clef.

SCÈNE IX.

PASQUIN, *seul.*

Bonne petite vie, par ma foi! Si l'oncle revenoit, cela seroit tout-à-fait drôle. Ce sont leurs affaires; la mienne est à présent de voir s'il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de trop. Voilà justement ce qu'il me faut. A vous, monsieur Pasquin... Monsieur, je vous suis fort obligé... Allons donc, point de façon.... Je suis votre serviteur.... Il faut que vous me fassiez raison de la santé que je viens de vous porter... Ah! de tout mon cœur... Buvez donc. Voilà un brave homme... Ta, ta, ta, lera. Je suis un peu rond, franchement; il ne faut pourtant point se rebuter.... A vos inclinations, monsieur Pasquin.... Ah! il ne sera pas dit que monsieur Pasquin demeure court. (*Apercevant la*

lettre que Cidalise a laissé tomber.) Mais quel est ce papier? Je gage que c'est quelque lettre que mon maître aura laissé tomber. (*Il la ramasse.*) Justement. Il faut toujours que je répare ses sottises.

SCÈNE X.

DAMIS, PASQUIN, UN LAQUAIS, *avec une lumière.*

(*Damis frappe à la porte.*)

PASQUIN.

On frappe. Qui est là ?

DAMIS, *de dehors.*

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne saurois.

DAMIS, *de dehors.*

Eh! faut-il tant de façon? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il est? (*Entrant avec le laquais, à Pasquin.*) Que fais-tu là?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les misères de la vie.

DAMIS.

Où est Cidalise?

PASQUIN.

Où elle est ?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne sais. Tenez, monsieur Damis, voulez-vous boire un coup?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin?

PASQUIN.

Il est de Champagne, monsieur Damis.

DAMIS, *au laquais.*

Allez dire à ma femme qu'elle descende ici.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME Damis? elle est allée au bal, monsieur.

DAMIS.

Ma femme au bal!

PASQUIN.

Oui dà, au bal : elle danse fort bien.

DAMIS.

Je suis bien fou de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne. Mais quel papier tiens-tu là?

PASQUIN.

Je n'en sais encore rien. Je l'ai trouvé, et je vais le lire.

DAMIS.

C'est sans doute un billet de ma nièce pour ton maître : donne, je veux le voir.

PASQUIN.

Un moment. Il faut être prudent; et, consciencieusement, je ne puis vous le donner qu'après l'avoir lu.

DAMIS *lui prend la lettre.*

Eh! donne donc, maraud.

(*Il lit la suscription.*)

« Pour Éraste. » Justement.

PASQUIN.

Souvenez-vous que c'est un vol que vous me faites.

DAMIS, *lisant la lettre.*

Que vois-je? ai-je bien lu? Quoi! ma femme!... Voilà donc le motif qui la faisoit agir! Voilà donc la cause de sa haine pour ma nièce! C'étoit son amour pour Éraste qui l'engageoit à tout employer pour m'empêcher de consentir à son mariage avec Cidalise. La malheureuse! Contraignons-nous. Ne faisons point un éclat indiscret. (*Il met la lettre dans sa poche.*) Et toi, maraud, sors d'ici et garde-toi d'y jamais revenir.

PASQUIN.

En vérité, ce n'est pas ma faute

DAMIS.

Sors d'ici, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Je suis trop honnête pour ne pas obéir.

(*Il sort*)

SCÈNE XII.

DAMIS, *seul.*

Quel parti prendre? Celui de la punir, et de me venger, en mariant ma nièce à l'objet de ses amours : après quoi, je saurai.... Les voici. Sans entrer en aucun détail, mettons cet instant à profit.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, ÉRASTE, DAMIS.

CIDALISE, *à Éraste.*

Le carrosse du comte s'est rompu bien mal à propos.

ÉRASTE.

Le mien est allé les reprendre, et doit ramener Lucile et votre tante, qui s'est très dangereusement blessée en tombant.

CIDALISE.

Ah, ciel! je vois mon oncle.

DAMIS.

Ma nièce, mes remontrances, mes avis, mes menaces même n'ont pu vous contraindre à prendre un train de vie plus convenable; un mari sera peut-être plus heureux que moi. Demain, vous épouserez monsieur. Votre père me laisse le maître

de disposer de votre sort; et je me flatte qu'une fois, au moins, vous voudrez m'obéir.

CIDALISE.

Ah! mon oncle....

ÉRASTE.

Que de grâces à vous rendre, monsieur!

DAMIS.

Point de remercîments. Je me contente, et cela me suffit. Mais j'exige qu'aussitôt unis ensemble, vous sortiez de ma maison et ne me revoyiez jamais. Je l'exige, j'ai mes raisons. A demain la noce; je vais donner mes ordres pour cela. (*A part.*) Perfide! je te rendrai, du moins, tourment pour tourment, et ta douleur me vengera de l'outrage que tu me fais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CIDALISE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Que penser de son trouble? Quel changement inopiné! A quoi l'attribuer?

ÉRASTE.

Eh! qu'importe? ne songeons qu'à mon bonheur. Le partagez-vous?

CIDALISE.

Oui, Éraste : vous méritez que je vous aime; tâchez donc d'en être sûr; et surtout, plus de jalousie.

ÉRASTE.

Je vous le promets. Puisque vous consentez à m'épouser, je vous connois assez pour être persuadé que désormais je n'ai plus rien à craindre.

FIN DE LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 3 février 1691.

NOTICE SUR BRUÉYS.

David Augustin de Bruéys naquit à Aix, en 1640, d'une famille anoblie par Louis XI en 1481. Son père étoit directeur de la monnoie à Grenoble. Le jeune Bruéys fut élevé dans le calvinisme, religion de ses pères, et se livra avec ardeur d'abord à l'étude de la théologie, ensuite à celle du barreau. Reçu avocat au parlement d'Aix, il n'eut pas dans cette carrière tout le succès qu'il y avoit espéré. La passion qu'il conçut dans le même temps pour une demoiselle qu'il épousa malgré sa famille, lui fit quitter sa ville natale pour se retirer à Montpellier, où il se livra de nouveau à la théologie. Bossuet ayant fait paroître son livre de l'Exposition de la doctrine de l'Église, les ministres protestants choisirent Bruéys pour y répondre. Sa sincérité et son mérite réel frappèrent Bossuet, qui entreprit de le convertir et y parvint. Bruéys abjura le calvinisme en 1682, et dès ce moment il publia plusieurs ouvrages en faveur de

la religion romaine. Sa femme étant venue à mourir, il prit l'habit ecclésiastique, et reçut, en 1685, la tonsure des mains de Bossuet.

Bruéys étoit fort lié avec Palaprat, son compatriote. Il logea même chez lui au Temple. De là vint cette société formée entre eux pour la composition d'ouvrages dramatiques. Il paroît cependant que les meilleures pièces attribuées à cette association, sont de Bruéys, seul, qui, vu sa qualité de prêtre, n'osoit les faire jouer sous son nom. Il écrivoit à Palaprat, vers 1712 : « Une tendresse de père s'est réveillée, et je n'ai « pu m'empêcher de publier une vérité qui vous « est connue et à tout Paris ; c'est que LE GRONDEUR, LE MUET, L'IMPORTANT et LES EMPIRIQUES, sont véritablement mes enfants, que « vous avez bien voulu prendre soin de leur « éducation, les produire dans le monde, les « enrichir même de vos biens, et me faire « l'honneur de les adopter. »

La première comédie à laquelle travailla Bruéys, de société avec Palaprat, fut LE CONCERT RIDICULE, pièce jouée pour la première fois le 14 septembre 1689. L'année sui-

vante, les deux amis firent jouer LE SECRET RÉVÉLÉ, comédie en un acte, en prose, qui eut douze représentations.

Le 3 février 1691, Bruéys donna seul LE GRONDEUR, comédie en trois actes, pour laquelle Palaprat fit un prologue intitulé LES SIFFLETS.

Le 22 juin de la même année parut LE MUET, comédie en cinq actes, en prose, imitée de l'Eunuque de Térence. Cette pièce, entièrement de Bruéys, fut jouée onze fois avec succès.

LE SOT TOUJOURS SOT, composé d'abord en un acte, fut mis au théâtre le 3 juillet 1693; refaite en cinq actes, sous le titre de LA BELLE-MÈRE, il paroît que cette pièce ne fut pas jouée, mais qu'elle fut remise en trois actes, intitulée LA FORCE DU SANG, et représentée le 21 avril 1725.

L'IMPORTANT, comédie en cinq actes, en prose, autre production de Bruéys, à laquelle Palaprat n'a point eu part, fut jouée, pour la première fois, le 16 décembre 1693, et n'a été donnée que neuf fois.

Les Empiriques, comédie en trois actes, en prose, représentée le 4 juin 1697, n'eut qu'un médiocre succès.

Bruéys ne se borna point au genre comique; il donna le 14 mars 1699 une tragédie intitulée Gabinie, qui fut jouée dix fois. Elle est imitée d'une tragédie latine imprimée cinquante ans auparavant, sous le titre de Suzanna.

L'Avocat Patelin, ancienne farce du siècle de Louis XII, a été arrangée pour la scène françoise par Bruéys, et fut jouée le 4 juin 1706, sans grand succès; mais depuis elle a été souvent revue avec plaisir.

La dernière pièce qu'il ait fait représenter est l'Opiniâtre, comédie qu'il avoit composée en cinq actes, et qu'il réduisit à trois sur la demande des comédiens. Elle ne fut jouée que huit fois.

On a encore de Bruéys plusieurs pièces imprimées dans ses œuvres, mais qui n'ont point été représentées : ce sont Asba, tragédie; Lisimachus, tragédie; le Quiproquo, comédie en un acte, en prose; et les Embarras du derrière du Théâtre, en un acte, en prose.

Bruéys s'étoit retiré de nouveau à Montpellier, dès l'année 1697; il y mourut le 25 novembre 1723, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

PERSONNAGES.

MONSIEUR GRICHARD, médecin.
TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.
HORTENSE, fille de M. Grichard.
ARISTE, avocat, et frère de M. Grichard.
MONDOR, amant d'Hortense.
CLARICE, amante de Térignan.
MONSIEUR FADEL, parent de Clarice.
BRILLON, second fils de M. Grichard.
MONSIEUR MAMURRA, précepteur de Brillon.
CATAU, suivante d'Hortense.
ROSINE, suivante de Clarice.
LOLIVE, valet de M. Grichard.
JASMIN, laquais de M. Grichard.
Un autre laquais.
Un prévôt de maître à danser.
MONSIEUR RIGAUT, notaire.

La scène est à Paris, chez M. Grichard.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons, quand mon père reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudroit le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir! et que je souffre dans l'incertitude où je suis!

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCÈNE II.

CATAU, TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Eh bien! qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar, son père, étoit sorti, et Clarice n'étoit pas encore levée; mais....

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air, que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un et l'autre. La maison de monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE, *à Térignan.*

Je vous le disois bien, mon frère.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon père.

HORTENSE, *à Catau.*

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon ! revenu. Eh ! ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter tant qu'il y est? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? Ma foi, il faudroit être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que monsieur votre père?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans, n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de monsieur Grichard le médecin. Le petit Brillon, votre frère, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi-même, je serois déja bien loin, si l'affection que j'ai pour vous.... Mais, voici Lolive.

SCÈNE III.

LOLIVE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Eh bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si monsieur votre père, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers, il ne m'a pas été possible....

TÉRIGNAN, *l'interrompant.*

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE, *à Lolive.*

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le père de Clarice est entré, et il n'a pas eu le temps de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus?

LOLIVE, *à Terignan et à Hortense.*

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit!

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que monsieur de Saint-Alvar a été sorti?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CATAU.

Eh! comment diantre le sais-tu donc?

LOLIVE.

Oh! donne-toi patience. (*A Térignan et à Hortense.*) Vous ne connoissez pas encore tous mes

talents. On se cache des valets, quand on a quelque secret à dire; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécile!

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Oui; et j'y ai si bien réussi, que lorsque deux personnes, dont je sais les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerois, à leurs gestes et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Il est devenu fou!

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Mais, enfin, que soupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à monsieur Ariste.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence!

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus?

LOLIVE.

Oh! que oui. A peine le père de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci. (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colère.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire?

LOLIVE.

Quoi! tu ne vois pas? Cela est pourtant plus clair que le jour; (*montrant Térignan*) et monsieur m'entend bien, assurément.

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE, *à Hortense.*

Et mademoiselle aussi?

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi, (*il refait les mêmes gestes*) vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné et en colère de ce que monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si, avec ces gestes-là, il pouvoit lui dire autre chose que ceci : *Quoi! vous avez changé de sentiment! que me dites-vous là? est-il possible?*

TÉRIGNAN.

Que disoit à cela monsieur de Saint-Alvar?

LOLIVE

Voici ce qu'il lui répliquoit. (*Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là?

LOLIVE.

Pour celles-là qui sont équivoques....

CATAU, *l'interrompant.*

Point : je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc, pour voir?

CATAU.

Eh! explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez : *J'en suis bien fâché; je n'ai pu faire autrement; monsieur Grichard l'a voulu....* Ou bien cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor à été cause qu'on a differé vos mariages.

CATAU.

Quoi! tu trouves tout cela dans ces gestes?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

C'est un fou, vous dis-je; cela ne peut être. Clarice est fille unique de monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche gentilhomme, ami de votre père; Mondor est un homme de qualité, dont le bien et

le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés ; il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant, tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Je tremble qu'il ne dise vrai!

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions ; et moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon père t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colère.

CATAU, *à Lolive.*

Adieu, truchement de malheur : va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(Lolive sort.)

SCÈNE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice?

TÉRIGNAN.

Moi? non, assurément! Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentiments pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Tant mieux. Gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera, sans doute, votre père.... Non, Dieu merci! c'est monsieur Ariste.

SCÈNE V.

ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Eh bien! mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TÉRIGNAN.

Ah, ciel!

HORTENSE, *à Ariste.*

Quoi! mon oncle?

ARISTE.

Votre père me suit; retirez-vous : laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout.... Eh! vite, il vient.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Eh! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis : sauve qui peut.

(*Térignan. Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ! Que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! donnez-vous patience.... *(A Lolive.)* Comment faire ? coquin !

ARISTE.

Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant*

Encore! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu, j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferois hacher; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître ! je te montrerai bien comment je la veux... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois.... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyois* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir.... *(A Lolive.)* As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, monsieur; Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hem?...

LOLIVE.

Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin? ne vous souvient-il pas que vous me le mites hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là.... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me feroit mourir de chagrin.... *(A Lolive.)* Hors d'ici.

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

(Lolive sort.)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah! vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder? ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher?

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh! mon frère, je n'étois pas venu ici pour cela; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfants bien nés, vous

êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison ; vous vous tourmentez sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ! ceci n'est pas mauvais ! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard, comme vous, et...

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde ; mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres : car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur ; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés ;

qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frère; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens-là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfants?

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un et l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire!

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois guères.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice, que vous avez promise à votre fils?

M. GRICHARD.

Bon! promise.... Qu'il compte là-dessus.

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite?

M. GRICHARD.

Ma conduite!... Et croyez-vous, en conscience, monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! cependant..... cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfants.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire; car, si....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! si, car, mais.... Je n'ai que faire de vos conseils. Je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécile : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très malheureuse.

M. GRICHARD.

Très malheureuse! En effet, comme vous dites.... Ainsi, vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oui, mon frère.

M. GRICHARD.

Tant mieux! j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, tout à l'heure, chez monsieur Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous allez....

M. GRICHARD, *voulant sortir sans l'écouter.*

Serviteur.

SCÈNE VIII.

BRILLON, CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon?

BRILLON.

Mon père, mon père, j'ai fait aujourd'hui mon thême sans faute : tenez, voyez. (*Il lui donne un papier.*)

M. GRICHARD, *prenant le papier et le lui jetant au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon père, voyez-le à cette heure; je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD, *à part.*

Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, *à M. Grichard.*

Je vais vous le lire en français, et puis je vous lirai le latin. (*Lisant.*) *Les hommes.* Au moins, ce n'est pas du latin obscur comme le thême d'hier : vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD, *à part.*

Le pendard!

BRILLON, *lisant.*

Les hommes qui ne rient jamais et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui.....

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU, *à part.*

Le pauvre enfant!

ARISTE, *à part.*

Belle éducation!

BRILLON, *pleurant, à M. Grichard.*

Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien, et moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends....

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin!

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends. Qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre soufflet. *(Il déchire son thême.)*

M. GRICHARD.

Le fouet, maraud, le fouet!

BRILLON.

Oui dà, le fouet! J'en vais faire autant, tout à l'heure, de ma grammaire et de mon Despauterre.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Tu le paieras! *(A part.)* Ce petit maraud abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU, *à part.*

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmottes-tu là?

CATAU.

Je dis, monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente?

ARISTE, *à Catau.*

Mon frère a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez monsieur Rigaut, mon notaire? Serviteur.... Mais que me veut encore cet animal?

SCÈNE X.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA, *à M. Grichard.*

Monsieur....

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, monsieur? vous prenez très mal votre temps, monsieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oui, monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD, *à part.*

Ces animaux-là ne sauroient s'empêcher de cracher du latin. Parle françois, ou tais-toi, pédant fieffé!

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Eh! de par tous les diables, parle françois, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collège!

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Eh bien, bourreau! dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh çà, monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle françois, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo;* mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet : on révolte l'esprit au lieu de le redresser; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Toujours Arriaga, tête incurable! Sors d'ici tout à l'heure, et ton maudit Arriaga; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hors d'ici, te dis-je, et va le chercher tout à l'heure.

(Mamurra sort.)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. *(Appelant.)* Eh! Lolive? qu'on selle ma mule. Je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend. *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu savois quel dessein bizarre il a formé!

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devi-

neriez-vous pourquoi, depuis hier, votre frère s'est mis en tête d'épouser Clarice?

ARISTE.

Peut-être la beauté....

CATAU, *l'interrompant.*

Tarare, la beauté! c'est bien la beauté, vraiment, qui prend un homme comme lui!

ARISTE.

Qu'est-ce donc?

CATAU.

Vous savez, monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévère et rude aux domestiques en présence de monsieur Grichard, afin de gagner ses bonnes grâces et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh bien! hier au soir, votre frère étoit dans la chambre de monsieur de Saint-Alvar; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond : Rosine vint à faire quelque bagatelle; Clarice prit de là occasion de gronder. Monsieur Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement monsieur de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut : sa maîtresse fit semblant de la chasser; et, depuis ce moment, notre grondeur a conçu pour elle une estime qui

n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible?

CATAU.

D'abord, il le proposa à monsieur de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que monsieur Grichard donneroit Hortense à monsieur Fadel, son beau-frère, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déja fait des plaintes à son père, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déja concerté, avec Clarice et Rosine, ce qu'il y a à faire pour cela; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagème dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LOLIVE, *seul.*

La maudite bête qu'une mule quinteuse! Le vilain homme qu'un médecin hargneux! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là! et que le ciel les a bien faits l'un pour l'autre! Ouf! me voilà tout hors d'haleine; mais, Dieu merci, c'est pour la dernière fois.

SCÈNE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Ah! te voilà; je te cherchois. D'où viens-tu?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre. Pour récompense, ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé!

LOLIVE.

Oui; le médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle âme, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma maîtresse.

(Lolive sort.)

SCÈNE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

Mon oncle et mon frère sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre père vous propose de vous marier avec monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais, si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh bien! vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau!

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécile et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes, comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais aussi, en revanche, je connois de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, et l'avarice fait tous les jours de ces assortiments bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation.

CATAU.

Oh! çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtroit à vous donner à monsieur Fadel?

HORTENSE.

Je ne sais.... mourir.

CATAU.

Mourir?

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu, n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parents un homme qui lui plaît; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon père n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je....

CATAU, *l'interrompant.*

Bon, consenti! Allez, mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit.... Mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

Garre! garre! monsieur Grichard. Garre! garre!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramène sa monture.

HORTENSE.

Et mon père?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis, tout d'un coup, à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi-tour à droite, et monsieur Grichard, un demi-tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé?

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet: vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre; j'appréhende sa mauvaise humeur.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE V.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Il a été bientôt de retour?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre médecin?

LOLIVE.

Non; mais le malade s'est impatienté, et, voyant que monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours.... Mais, je l'entends.... Retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement; elle te dira ce

que tu as à faire de ton côté.... Écoute. *(Elle lui parle à l'oreille.)*

LOLIVE.

C'est assez.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Oh! parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais aussi voyez ce maraud de voisin! on le lui a dit mille fois.... Ce coquin! cet insolent!... Mort de ma vie!.... Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête!

M. GRICHARD, *à part.*

Cette fille a quelque chose de bon.... *(A Catau.)* Brillon n'est-il point revenu?

CATAU.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin.... Et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien!

SCÈNE VII.

UN LAQUAIS, M. GRICHARD, CATAU.

LE LAQUAIS, *à M. Grichard.*

Monsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(Le laquais sort.)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

SCÈNE IX.

M. FADEL, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à M. Fadel.*

Approchez, mon gendre prétendu. (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU, *à M. Fadel.*

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez savoir que monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh! çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot?

M. FADEL.

Ouais!

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot!

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor, qui est absent.

M. FADEL.

Voyez!

M. GRICHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Oui?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé quand il viendra.

M. FADEL.

Ah! ah!

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui dà!

M. GRICHARD.

Ouais! oh! oh! ah! ah! oui? voyez! oui dà! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD, *à Catau.*

Oui; mais son style est bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU, *à M. Grichard.*

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, monsieur, plus de quatre qui, sans oh! oh! oui? et ah! ah! n'auroient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mène à Hortense: peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU, *à M. Fadel.*

Allez voir votre maîtresse, monsieur oh! oh!

(M. Grichard et M. Fadel entrent chez Hortense.)

SCÈNE X.

CATAU, *seule.*

A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

SCÈNE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE, LOLIVE *dans le fond,* CATAU.

ARISTE, *à Catau.*

Où est mon frère?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec monsieur Fadel. Ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE, *dans le fond.*

Puis-je entrer?

CATAU.

Oui; mais dépêche-toi.

LOLIVE, *approchant.*

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

LOLIVE, *à Catau, en regardant si M. Grichard ne vient point.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Eh bien?

LOLIVE, *montrant Ariste.*

Je l'ai mené chez monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que monsieur Grichard connoisse trop ton visage?

LOLIVE.

Lui? depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connoît personne.

CATAU.

Va vite, qu'il ne te rencontre ici.

(Lolive sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau.*

Ah! je respire : monsieur Fadel est sorti, et mon père est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TÉRIGNAN.

Comment?

CATAU.

Vous le saurez quand il sera temps.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD *dans le fond,* HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau, apercevant M. Grichard.*

Ah! voilà mon père : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire?

CATAU.

Lui? Eh! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend personne? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE, *à Térignan.*

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu. (*Chacun, à mesure qu'il*

parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est toujours au fond du théâtre.)

TÉRIGNAN.

Je n'oserois.

ARISTE, *à Hortense.*

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Je tremble!

ARISTE, *à Catau.*

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peste!

ARISTE.

Mais, d'où lui peut venir cette sombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *à part, se promenant en colère.*

C'est une chose étrange! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colère. Je suis bon père, mes enfants me désespèrent; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager!

ARISTE, *à part.*

Il faut que je l'aborde. (*A M. Grichard.*) Mon frère, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon père?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, monsieur?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice? Qu'on se retire, et vite. (*A Hortense.*) Allons, vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frère; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure!

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire, moi seul, à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand,

le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque! Mais la voici : vous allez voir.

SCÈNE XV.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand excès de joie que je ne puis vous l'exprimer!

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon père vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de noces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE, *l'interrompant.*

Comment, monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades,

les concerts et le bal, surtout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable?

CLARICE, *lui montrant sa robe.*

Vous voyez cet habit? c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi?

CLARICE.

Oui; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi?

CLARICE.

Oui, monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD, *à part.*

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin?

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier?

M. GRICHARD, *à part.*

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, uous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous....

CLARICE, *l'interrompant.*

J'ai préparé une mascarade charmante!

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE, *l'interrompant.*

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD, *à part.*

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser! C'est ma folie que la danse. Au moins, j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais?

CLARICE.

Oui, monsieur, deux pour vous et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCÈNE XVI.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE, *à Clarice.*

MADAME, tous vos habits de masque sont au logis; venez les voir au plus vite : ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD, *à Clarice.*

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier?

CLARICE.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer : elle est de la meilleure humeur du monde; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh! madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractère!

CLARICE.

Je le crois; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je

tiens que les gens qui sont auprès de nous, nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse; et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE, *à Clarice.*

Venez donc, madame; on vous attend avec impatience.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Adieu, monsieur. Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis monsieur Canari, qui m'attend.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, *à Rosine.*

Qui est-ce ce monsieur Canari?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi, monsieur, vous allez avoir la perle des femmes! La plupart aiment à gronder les domestiques et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh! je vous réponds qu'il fera bon avec elle; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'est la meilleure des femmes. Tenez, monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colère.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son père ne seroit-il pas cause....

ROSINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous demande pardon : il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE.

(Ils sont quelque temps à se regarder, sans se rien dire.)

ARISTE.

Mon frère, eh bien?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant?

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque mystère.

ARISTE, *à part.*

Se douteroit-il qu'on le joue?

M. GRICHARD, *à part.*

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, monsieur mon frère, que vous avez le don de raisonner toujours de travers?

ARISTE.

Moi?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est monsieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces gentilshommeaux de province aiment les fêtes ; et il me souvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ! vous croyez....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, de ce pas, laver la tête, comme il faut, à ce vieux fou.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

Où va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le père de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. Monsieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc. Il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre; ecoutez ce qui se passera ici; et, quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frère a chassé aujourd'hui tous ses domestiques.... Mais le voici déjà; allez vite vous cacher.

(*Ariste se cache.*)

SCÈNE XX.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Eh bien! monsieur, vous venez de chez monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir....

CATAU, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, cela sera inutile : si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour se satisfaire; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine, que ce n'est point Clarice....

SCÈNE XXI.

JASMIN, M. GRICHARD, CATAU.

JASMIN, *à M. Grichard.*

Monsieur, un monsieur vous demande.

CATAU, *à part.*

Bon! voici mon homme.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Qui est-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle monsieur Ri.... Ri... . Attendez, monsieur, je vais encore le lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens çà, fripon.

JASMIN, *criant.*

Ahi! ahi! ahi!

CATAU, *à M. Grichard.*

Eh! monsieur, vous lui avez arraché les cheveux; vous êtes cause qu'il a pris la perruque : vous lui arracherez les oreilles, et on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Je te l'apprendrai.... C'est, sans doute, monsieur Rigaut, mon notaire; je sais ce que c'est : fais-le entrer. *(Jasmin sort.)*

SCÈNE XXII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent? Peste soit des importuns!

SCÈNE XXIII.

LOLIVE, *en maître à danser;* LE PREVOT *de danse;* M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ouais! ce n'est point là mon homme...*(A Lolive qui lui fait plusieurs révérences.)* Qui êtes-vous, avec vos révérences?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigodon, à vous rendre mes très humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien! monsieur Rigodon, que voulez-vous?

LOLIVE, *lui donnant une lettre pliée en poulet.*

Vous donner cette lettre de la part de mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD, *prenant la lettre.*

Donnez.... Je voudrois bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre? Voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet!... Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *à part.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Tout le monde dit que je me marie avec le « plus bourru de tous les hommes : je veux désa- « buser les gens; et, pour cet effet, il faut que ce « soir vous et moi nous commencions le bal. » *(Interrompant sa lecture.)* Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas dan- « ser; mais je vous envoie le premier homme du « monde....

LOLIVE, *à monsieur Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah! monsieur.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure,
« autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. »
(*Interrompant encore sa lecture.*) Que j'apprenne à danser!

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *achevant de lire.*

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bourrée. CLARICE. » (*À part, après avoir lu.*) La bourrée!... moi, la bourrée!... (*À Lolive, avec colère.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, monsieur, dans un quart d'heure vous la danserez à miracle!

M. GRICHARD, *redoublant sa colère.*

Monsieur Rigodon! je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU, *bas, à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE, *à M. Grichard, en faisant signe au prévôt de jouer du violon.*

Allons, gai! Ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes?

M. GRICHARD, *portant sa colère à l'extrémité, et montrant le violon.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux!

LOLIVE.

Parbleu! monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui, morbleu! vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela, et, ventrebleu! vous danserez. (*Au prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis mort. Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folie!

CATAU, *plaçant M. Grichard à un coin du théâtre.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous là, monsieur : laissez-moi lui parler. (*A Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grâce d'aller dire à monsieur de Saint-Alvar....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici. (*Montrant M. Grichard.*) Je veux qu'il danse.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU, *à Lolive.*

Considérez, s'il vous plaît, que monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin.

M. GRICHARD, *tirant Catau à lui.*

Oui; dis-lui que, quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger tout son soûl.

(*Catau va auprès de Lolive.*)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire. Je veux qu'il danse, ou, morbleu!....

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

CATAU, *à M. Grichard revenant auprès de lui.*

Monsieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point raison. Il arrivera ici quelque malheur; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU, *lui montrant Lolive.*

Regardez un peu ce drôle-là; il a méchante physionomie!

M. GRICHARD, *le regardant de côté, en tremblant.*

Oui; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au secours! voisins, au secours!

CATAU.

Bon! au secours! Eh! ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verroient voler et égorger avec plaisir? Croyez-moi, monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies; et j'ai ouï dire à monsieur Mamurra que lorsqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien! il faut le dire; monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui dà, monsieur. Voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets? Non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte? Non.

LOLIVE.

Le passepied?

M. GRICHARD.

Le passepied? Non.

LOLIVE.

Eh! quoi donc? Tracanas, tricotets, rigodons! En voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non : je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse.

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est; mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien! la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh! que diantre voulez-vous donc? Demandez vous-même; mais hâtez-vous, ou par la mort!....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la.... la....

LOLIVE.

Quoi! de la.... la?....

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, monsieur; vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout à l'heure, ventrebleu!....

(Lolive fait danser M. Grichard.)

SCÈNE XXIV.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouf!

ARISTE.

Qu'est ceci?

M. GRICHARD.

C'est que....

ARISTE, *l'interrompant.*

Que vois-je?

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Mon frère apprendre à danser!

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraud....

ARISTE, *l'interrompant.*

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit....

ARISTE, *l'interrompant.*

On se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable! Je vous dis que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force?

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Eh! oui, par force!

CATAU, *à Ariste.*

Oui, monsieur, la bourrée!

ARISTE, *à Lolive.*

Et qui vous a fait si hardi, monsieur, que de venir céans?

LOLIVE.

Monsieur... monsieur... j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(*Il sort avec le prévôt.*)

SCÈNE XXV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! je n'y puis plus tenir! il faut que j'aille chercher ce vieux fou de monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son père et à tous ceux que je trouverai chez lui. *(Il sort.)*

SCÈNE XXVI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Le voilà parti. Que dites-vous de Lolive?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon! Oh! pour le coup, je crois mon frère désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein; et c'est à quoi nous devons aller travailler, sans perdre un instant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si monsieur Grichard revenoit....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre et te reconnoître.

LOLIVE.

Bon! reconnoître : tu ne saurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter et porter un habit doré ; j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire?

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vite.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déja fait l'aumônier, que nous avons envoyé à monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisse achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé ; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas au double de cette seconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet?

LOLIVE.

Non; ma réputation m'est chere.

CATAU.

Oh! garde-la : on ne prétend pas te l'ôter; mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelques bagatelles; mais, de ce côté-là, les coups sont incertains, et très sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion.... Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras; quel parti prendre? Battu, peut-être, du côté de monsieur Grichard; rossé

à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire :

« Des *bâtons* aujourd'hui je n'ai plus que le choix. »

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh bien! il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles. Mais qui m'en sera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je; donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh bien! moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

(Lolive sort.)

SCÈNE II.

CATAU, *seule.*

Enfin, voilà notre affaire en bon train ; et si nos amants sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. (*Apercevant M. Fadel.*) Mais, que vois-je ? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins ? Il ne m'incommodera pas longtemps, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

SCÈNE III.

M. FADEL, CATAU.

M. FADEL.

Je cherche votre monsieur Grichard.

CATAU.

Vous ?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui ?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non ?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui!

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais!

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guères.

CATAU.

Voyez!

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà!

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille!

CATAU.

Bon!

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot?

CATAU.

Oh! oh!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah! ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire, au moins:

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ah! ah!

(*M. Fadel sort.*)

SCÈNE IV.

CATAU, *seule.*

Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci! Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor, (*L'apercevant.*) Mais le voici lui-même.

SCÈNE V.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

O ciel! quelle imprudence! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice à l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vite l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Eh! allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savois que les moments me durent!

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez!

MONDOR.

Viens, au moins, bientôt.

CATAU.

Eh! commencez par vous en aller. Mort de ma vie! que les gens sont sots quand ils sont amoureux! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je. (*Apercevant M. Grichard.*) Mais, peste soit de vous! voici monsieur Grichard. Il nous a vus

ensemble; nous ne pouvons l'éviter. Que ferons-nous? Attendez : par bonheur il ne vous connoit point; consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête. Il vous expédiera bientôt, et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, MONDOR, CATAU.

M. GRICHARD, *à Catau, en lui montrant Mondor.*

Qui est cet homme-là? encore un maître à danser?

CATAU.

Que dites-vous là? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable! c'est un homme de la première condition, qui, sur quelque maladie extraordinaire, veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un visage de santé !

MONDOR.

Aussi, monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc, au plus tôt, ce que vous voulez.

MONDOR.

Je sais, monsieur, que vous êtes un très habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

J'ignore celui de me délivrer des importuns.... Eh bien ! aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh! en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très savant et très honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, monsieur; grâces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent, à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

MONDOR, *l'interrompant.*

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement....

MONDOR, *l'interrompant.*

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, *seul.*

Il m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes! Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

SCÈNE IX.

ARISTE, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Eh bien! m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'est allée chercher. Mais vous ne partirez pas demain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de monsieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc ?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frère. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à M. Fadel, et ce soir vous ne voulez faire ni l'un, ni l'autre ?

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien aise de m'être engagé, en votre présence, à

partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son aumônier.

ARISTE.

Mais, au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissants amis!

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il savoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettoit-il?

SCÈNE X.

CATAU, *écoutant, dans le fond;* M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE, *à monsieur Grichard.*

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non; mais....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature!

CATAU, *s'approchant.*

Ah! monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Oui, monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE, *à Catau.*

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au sergent et au capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce capitaine est un enragé; il se fera casser d'enrôler des garçons de quinze ans: on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandres, en Piémont, ou en Allemagne; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oui, monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mène-t-il?

CATAU, *lui donnant une carte.*

Tenez, monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD, *lisant.*

A.... à Madagascar.... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE, *à M. Grichard.*

C'est, sans doute, mon frère, pour cette colonie dont vous avez ouï parler? Voilà un garçon perdu!

CATAU, *à M. Grichard.*

Hélas! monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; *(en riant)* et.... et on lui a fait apprendre à jouer du tambour.... Tenez, monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mène-moi où tu l'as vu, il faut que j'aille trouver ce Turc, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Gardez-vous-en bien!

M. GRICHARD.

Comment? coquine!

CATAU.

Eh bien! monsieur, vous pouvez y aller; mais je vous avertis, au moins, de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

CATAU.

C'est-à-dire, monsieur, que ce capitaine cherche partout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Des médecins? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux!... c'est le seul de mes enfants qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, ils m'enrôleront. Le sergent me vouloit prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu! voilà de terribles enrôleurs!

CATAU.

Vous moquez-vous? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon ; à son langage, on l'a pris pour un médecin ; (vous savez qu'il parle comme un fou?) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement?

CATAU, *bas, montrant Ariste.*

Eh! priez monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui?

CATAU, *bas.*

Eh! vraiment oui, lui ; il ne risque rien : on n'a que faire d'avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci. (*A Ariste.*) Allez-y donc, et à quelque prix que ce soit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Je n'épargnerai rien, assurément ; et je vous ramènerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU, *à Ariste.*

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé?

CATAU.

Oui, monsieur; et il devoit aller prendre congé de lui : je crois qu'il y est à présent.

ARISTE, *à M. Grichard.*

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici : dans un moment je vous rends réponse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Je crains bien, monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce capitaine fait litière d'argent : c'est un marquis de vingt mille livres de rente; il a un équi-

page de prince, et ses gens m'ont dit que le roi lui a donné le gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi!

CATAU, *à part.*

Pas tous encore. *(A M. Grichard.)* Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu! si ce seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce capitaine.... *(Voyant entrer Lolive.)* Mais que cherche ici ce soldat?

SCÈNE XII.

LOLIVE, *en soldat, avec une hallebarde,* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

AH! monsieur, c'est le sergent de ce capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD, *à part, en tremblant.*

Oh! oh! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée de Lolive et revenant à M. Grichard.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui, monsieur. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigodon; je suis à présent monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD, *à part.*

La peste te creve!

LOLIVE.

Je viens vous prier, monsieur, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, *à part.*

Le diable t'emporte!

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur Rigodon, ou monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, monsieur, pour vous avertir de la part de mon capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, monsieur, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi?

LOLIVE.

Vous-même, monsieur.

CATAU, *le contrefaisant.*

Vous le prenez pour un autre, monsieur.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas monsieur Grichard? *(A M. Grichard.)* Vous irez, monsieur, d'ici à Brest dans le carrosse de mon capitaine, et là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, monsieur? N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon capitaine a envoyé ici tout à l'heure?

CATAU.

Vous équivoquez, monsieur; monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'aumônier de notre régiment.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis perdu!

CATAU, *à Lolive.*

Mais c'est pour aller voir un seigneur malade à la campagne, que monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien! voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; et ce seigneur malade, c'est le vice-roi de l'île, brave homme.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu! son premier médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU, *à M. Grichard.*

Quoi! monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD, *à part.*

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, monsieur ira : il en a donné sa parole par écrit, et mon capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh! je n'en puis plus. Va-t'en dire, scélérat! à ton aumônier, à ton capitaine, à ton vice-roi et à tous les Madagascariens qu'ils ne se jouent pas à la colère d'un médecin!

LOLIVE.

Monsieur, monsieur, vous êtes homme d'honneur; et, puisque vous vous y êtes engagé, vous irez.

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire assembler la faculté!

LOLIVE.

Et moi le régiment; nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confrères.

LOLIVE.

Eh! monsieur, si vous pouviez en emmener quelques-uns avec vous, le beau coup! il n'en resteroit encore que trop pour Paris.

SCÈNE XIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU, *montrant M. Grichard.*

Voilà monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frère?

CATAU.

Il s'y est engagé : on l'a surpris; vous y étiez présent. Cet aumônier....

ARISTE, *l'interrompant.*

Ah! je vois ce que c'est. Quelle trahison!

LOLIVE.

Vous moquez-vous, monsieur? il fera fortune en ce pays-là : on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD, *à part.*

Le traître!

LOLIVE.

C'est de là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, *à part.*

L'infâme!

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du séné et de la rhubarbe!

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat!

LOLIVE, *lui présentant la hallebarde.*

Alte-là! Adieu, monsieur. Si vous n'êtes chez mon capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir. *(Il sort.)*

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Je soupçonne, monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison. *(Elle sort.)*

SCÈNE XV.

ARISTE, M. GRICHARD.

ARISTE.

Voilà, mon frère, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! courage! Il est question de chercher des expédients pour qu'on ne nous mène pas, Brillon et moi, à Madagascar, et la démangeaison de moraliser vous prend?

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédients employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! quel homme! Savez-vous bien, monsieur mon frère, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam et au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il étoit question, au procès, d'une chèvre volée! J'enrage quand je vois....

SCÈNE XVI.

TÉRIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mon père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar et de ravoir mon frère, sans qu'il vous en eoûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce capitaine....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Je sais qu'il est son oncle : achève.

TÉRIGNAN.

Eh bien! il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il savoit le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmèneroit, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerois autant épouser l'opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendard! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Mon oncle, je vous supplie.... (*A M. Grichard.*) Mon père, je vous conjure....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, maraud! Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TÉRIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, et tu l'épouseras.

SCÈNE XVII.

CATAU, M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU, *montrant Ariste.*

Est-ce que monsieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux et qui nous mettroit tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, monsieur, ce neveu de monsieur de Saint-Alvar, ce marquis de vingt mille livres de rente, ce gouverneur de Madagascar a chargé (*montrant Ariste*) monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Il est vrai, mon frère; mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU, *à M. Grichard.*

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, et qui est fait à peindre! Vous l'avez vu, monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi? et quand?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter.

M. GRICHARD.

Qui, ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connoissons pas bien, et je trouve que ma nièce a raison

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion; elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'est : ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon : ils voudroient déja nous savoir bien loin. Ah! parbleu! je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à monsieur de Saint-Alvar, à Clarice et à ce marquis de se rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours : vous les aurez dans un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

M. GRICHARD, *à Térignan, qui fait semblant de vouloir fuir.*

Oh! ne songe pas, toi, à nous échapper. Demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie; et songe que si tu ne fais les choses de bonne grâce, je te.... Oh! oh!

TÉRIGNAN.

Mon père....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Attends-toi que je te donne à ta Nérine!

TÉRIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, CATAU, M. RIGAUT, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD, *sans voir M. Rigaut.*

Ah! tu as fait venir monsieur Rigaut?

CATAU, *le lui montrant.*

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD, *à M. Rigaut.*

Allons, monsieur le notaire, deux contrats : je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier : il n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE, *à M. Grichard.*

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce marquis.

M. GRICHARD.

Ah! parbleu, voici qui est drôle! je veux marier mes enfants, et mes enfants me veulent marier, moi!

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des pères à celle des enfants; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce style est bon. Allons, monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à monsieur le marquis de... de...

CATAU, *l'interrompant.*

Attendez, monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais les lui dicter.... *(Bas.)* Ne vous rendez pas au moins. *(Dictant à M. Rigaut.)* Marquis de Tissac....

M. RIGAUT, *écrivant.*

Sac....

CATAU.

Gouverneur, pour le roi, de l'Isle de Madagascar.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Car....

M. GRICHARD, *à Hortense.*

Entends-tu, impertinente? Vois ce que tu refuses!

HORTENSE.

Quoi! mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

CATAU.

Allez, mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!.... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCÈNE XX.

CLARICE, MONDOR, BRILLON, HORTENSE, MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN, CATAU, M. RIGAUT.

MONDOR, *à M. Grichard, lui présentant Brillon.*

MONSIEUR, sur la parole qui m'a été donnée, de votre part, voilà votre fils, que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour... Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! va-t'en à Madagascar, toi!

BRILLON.

Mon père, laissez-moi aller, je vous prie, avec le marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps; il est tard. (*A M. Rigaut.*) Donnez, que je signe. (*Il signe.*)

TÉRIGNAN.

Mon père, je vous déclare, au moins....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Signe seulement.

(*Térignan signe.*)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Dépêche-toi. Ah! ah! je vous ferai bien voir que je suis le maître.

(*Hortense signe, et Clarice aussi.*)

M. RIGAUT, *présentant la plume à Mondor.*

Il ne reste à signer que monsieur Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, monsieur, voilà Mondor. C'est lui qui, par mon ordre, vous avoit enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avois fait marquis et gouverneur de Madagascar. Il renonce, à cette heure, au marquisat et au gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite! je t'étranglerai! (*A Hortense.*) Et toi, scélérate! c'est donc ainsi...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui : de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR, *à M. Grichard.*

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tarare! l'honneur, l'amour.... (*A part.*) Ah! j'enrage! je crève! Me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés. (*A M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, monsieur, vous ne ferez pendre personne; ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier: vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant, à M. Grichard.*

Mon frère, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ses malades, peut-être.... Mais, allons nous réjouir, et que le grondeur se pende, s'il veut.

FIN DU GRONDEUR.

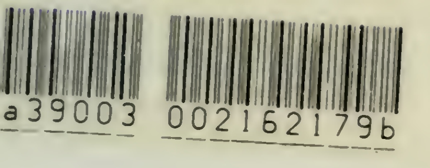
TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.


CF


a39003 002162179b



